

Pascal Kaeser

C'est-à-dire

Éditions Écritextes
Collection « Lettrines »

© avril 2004

Pascal Kaeser, Genève

À Nadine, qui met de la poésie
et de l'humour dans la vie quotidienne

ARGUMENTS

Aleph zéro

Un pour tous, tous pour un : romanesque devise
qui libère en deux temps la force de l'humain,
dans les trois dimensions de l'intérêt commun,
pour que les quatre vents jamais plus ne divisent.

Par le jeu des cinq sens, le bonheur improvise.
Les six faces d'un dé font rire les chemins,
fleuris de sept couleurs que boivent les gamins.
La vie est un grand huit où la peur se ravise.

Nous nous ressemblons tous et je prouve par neuf,
sans marquer dix de der, que nul être n'est veuf,
même un onze novembre où la mémoire a honte.

Il y a douze moi pour tendre vers autrui
et treize vendredis pour qu'un lien soit construit.
Enfin le nombre est tu : c'est le Prochain qui compte.

Sermon

Mes brebis, croyez-moi, j'ai découvert la brèche !
Je suis votre pasteur, écoutez bien mon prêche !
Le temple du sommeil éduque le prochain,
dont l'amour ne vaut pas les senteurs du crachin.
La morale est fictive et ne plaît qu'aux archontes.
Dieu qu'elle est ennuyeuse ! Il est de meilleurs contes,
de merveilleux récits que le rêve a primés.
Le fou qui dort en nous, laissons-le s'animer !
Jetons un regard neuf sur ce qui nous entoure !
Un gramme de délire, un zeste de bravoure,
nous feront percevoir la qualité d'un mot,
l'étrangeté d'un jeu, la beauté d'un grumeau,
la relativité de nos valeurs suprêmes,
la double utilité d'une tarte à la crème.
Le conformisme assomme et l'habitude éteint.
Créer, dit un savant, c'est penser l'incertain,
agir différemment, corriger sa copie,
lutter contre le vent, maîtriser l'utopie,
détruire sa maison pour la construire ailleurs,
se tenir à l'écart en dépit des railleurs.
Je dispute la vie aux modernes altesses,
je leur jette à la tête un grain d'impolitesse.
Si le Christ, en son temps, fut un original,
sa démente, aujourd'hui, n'est qu'un sermon banal
qu'on a récupéré pour abrutir les foules,
pour uniformiser les culots des ampoules,
pour exporter la mort dans les pays lointains,
pour culpabiliser les enfants libertins.
L'Église a reverdi d'épouvantables crimes.
En prônant la vertu, elle ébranche, elle opprime.
Zut, zut, zut, trois fois zut ! ...ou plutôt quatre fois !
Je parle beaucoup trop, je dilate ma voix,
je donne des leçons comme un vieux démagogue.
Au lieu de m'écouter pisser mon catalogue,
suivez vos propres lois, composez vos bouquets !
Détournez-vous de moi : je suis un perroquet !

Ubiquité

Ma pauvreté lyrique un soir m'ulcérât tant
que mon bec ulula dans la sorgue volage,
où le souffle unifie un parti du langage,
sans uniformiser les aléas du temps.

Et depuis lors j'unis le Seigneur et Satan,
les universalise au prix d'un bavardage
qui n'upérise pas cet occulte breuvage
pour lequel s'urbanise un sol de pénitents.

Le futur n'urge pas, malgré la soif du prêche.
J'urinerai plus libre au centre de la crèche
en usant à rebours l'attente de ma voix.

Si j'ai mal usiné le sermon difficile,
je n'usurperai point le titre d'imbécile.
J'utilise le verbe au-delà de la foi.

Le visage torturé

On m'a coupé les cheveux en quatre. On m'a creusé la tête pour y injecter du plomb fondu qui m'a brûlé la cervelle. On m'a lavé le cerveau avec de l'eau de Javel. On m'a courbé le front pour le faire suer dans un four à pain. On m'a tordu la nuque. On m'a muré les oreilles après y avoir versé des milliers de puces. On m'a refroidi les yeux, on me les a frappés avec des compas. On m'a tiré les nerfs du nez, on me l'a piqué, bouffé, on m'a mené par son bout jusqu'à celui du rouleau. On m'a calé une joue (et tendu l'autre par charité chrétienne). On m'a claqué des dents. On m'a pendu la langue, on me l'a râpée, mordue, retournée sept fois, on l'a fait piétiner par un bœuf, on l'a donnée à un chat qu'on m'a enfoncé dans la gorge. On m'a enlevé des morceaux de la bouche pour les remplacer par des culs de poule. On m'a cousu les lèvres. On m'a haussé le menton. On a ri dans ma barbe. Comme je persistais à nier l'importance de sauver la face, on m'a taillé le visage à la serpe, puis on m'a fendu la gueule.

Retour à l'Ordre

L'Ordre est-il un piston qui comprime les têtes ?

Oui, car l'espace augmente en supprimant les fêtes.

L'Ordre est-il un combat mené sous le drapeau ?

Oui, car l'état s'habille en nous faisant la peau.

L'Ordre est-il un sermon qui drague les esclaves ?

Oui, car après la mort les miséreux se gavent.

L'Ordre est-il un roman qui contraint le lecteur ?

Oui, car la loi s'édite à compte de fauteur.

L'Ordre est-il un pensum pour chaque jour d'école ?

Oui, car il faut punir les enfants qui rigolent.

L'Ordre est-il un virus qui répand le travail ?

Oui, car l'effort durable engraisse le bétail.

L'Ordre est-il un tableau du bonheur en famille ?

Oui, car les nœuds du cœur font tenir les guenilles.

L'Ordre est-il un écran qui fixe les regards ?

Oui, car l'imaginaire a besoin d'un brancard.

L'Ordre est-il un programme où l'imprévu s'efface ?

Oui, car le temps se gère et les robots ressassent.

L'Ordre est-il un miracle où le juste apparaît ?

Oui, car la vérité se livre à l'intérêt.

L'Ordre est-il un dicton qui ne prête qu'aux riches ?

Oui, car l'argent ne va qu'aux vertueux qui trichent.

L'Ordre est-il un guide-âne offert aux citoyens ?

Oui, car tout arriviste est friand de moyens.

L'Ordre est-il un miroir qui reflète l'utile ?

Oui, car l'image étend le pouvoir mercantile.

L'Ordre est-il un réseau qui draine la vapeur ?

Oui, car la pyramide organise la peur.

L'Ordre est-il un bordel où le plaisir s'achète ?

Oui, car pauvre est l'amour qui se fait en cachette.

L'Ordre est-il un désordre aux effets contrôlés ?

Oui, car il se nourrit de tout rêve immolé.

Effort de mémoire

Je me souviens des frissons que j'aurai,
lorsqu'un docteur, à la voix presque obscène,
m'annoncera que mon corps se démène
contre un tueur habile à dévorer.

Je me souviens des mots que j'écrirai,
sur le grand lit d'un hôpital sans gêne,
où mon désir de profondeur humaine
aura du mal à me transfigurer.

Je me souviens de la peine infinie
que je boirai lorsqu'un silence affreux
m'empêchera d'être encor généreux.

Je me souviens de l'étrange agonie,
où je perdrai l'amour des bons repas.
Et mon décès ? Je ne m'en souviens pas.

La température de l'âme

J'ai perdu la mémoire un jour de Noël blanc.
L'hiver, prude à l'excès, caressait-il un plan ?
La ville éternuait sous la brume incertaine
et le manège en verre attirait mon haleine.
Le cirque était porteur de frissons nébuleux
qui remplaçaient l'effroi par l'oubli fabuleux.
Un artiste givré détroussait les candides,
heureux de militer pour le frimas du vide.
Il sut briser la glace à coups de numéros
que le vent recomptait jusqu'au degré zéro.
Grâce au gel du passé, le souvenir s'efface.
L'avalanche en recul veut bien céder sa place
au feu du renouveau qui sait me ranimer.
Dans le néant de l'âtre, un jeu s'est allumé :
la chaleur de l'instant fait fondre les entraves,
la fumée imprévue est l'épreuve du brave.
L'étincelle est présente à chaque éternité,
depuis que j'ai dormi dans les eaux du Léthé.
Ma raison sur le gril dégage un parfum d'ambre,
je brûle mes plafonds pour agrandir ma chambre,
je m'enflamme au hasard des levers de rideaux
et j'invente mon âme en offrant des cadeaux.

Terza rima

Je vous parle d'un monde
ouvert à l'inconnu
que versent les secondes.

Je me suis souvenu
que le futur s'invente
au rythme soutenu

d'un esprit qui s'évente
avec des grands projets,
sans friser l'épouvante.

La vie est mon sujet,
car ce qui se transforme
accroît les ricochets.

Quelque chose d'énorme
arrive à chaque instant.
N'attendez pas sous l'orme !

Rien n'est plus important
que de tendre le rêve
avec un cabestan.

Vivre, avoir sans trêve
des vertiges nouveaux,
ne jamais être en grève.

Je lis dans les cerveaux,
je vois sous les cuirasses,
et je vous dis : bravo !

Je veux suivre à la trace
tout ce qui est humain.
J'ai le regard vorace.

De ruelle en chemin,
je piste une pensée
que j'aimerai demain.

Une vue avancée
pourrait m'entraîner loin.
J'ai faim d'une odyssee.

Le ciel m'en est témoin,
je suis un optimiste
attiré par cent points,

par un milliard de listes,
par un nombre infini
de tours d'équilibriste.

Comme un gosse impuni,
partout je vagabonde :
j'aime changer de nid.

Green is this Spleen

Je me suis transformé en sinistre milan.
J'ai poursuivi ma proie autour des reins du monde,
buvant le sang des morts et leurs fluides immondes.
J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.

J'ai tout lu et relu, d'Homère à Montherlant,
j'ai même surgelé le cœur de Mélusine.
J'ai hissé sur un trône au centre de l'usine
un gros meuble à tiroirs encombré de bilans.

Le poison est meilleur quand luit la performance.
J'abreuve mes feuillets d'arsenic reverdi.
Mon coffre-fort obèse a le ventre alourdi
de vers, de billets doux, de procès, de romances.

Une meule aiguisa ma folle repentance
et je vis défiler le spectre des couleurs.
Dans un cachot poisseux, j'enfermai ma douleur,
avec de lourds cheveux roulés dans des quittances.

J'ai côtoyé les rats dans tous les caniveaux.
J'ai cent fois préparé mes futures obsèques.
Je puis vous assurer qu'une bibliothèque
cache moins de secrets que mon triste cerveau.

Et même quand trois fois souffle un blizzard nouveau,
le ton ne change pas, l'éternel thrène obsède.
Le Spleen est un tyran que rien ne dépossède,
c'est une pyramide, un immense caveau.

J'ai pleuré sous la mer et j'ai bravé Neptune,
je lui ai dérobé son vicinal trident.
Le fond de l'océan est un sol décadent
qui contient plus de morts que la fosse commune.

Quand je vivais encor, je parcourais les dunes,
à la recherche d'or et de fragments d'anneaux.
Je découvris des os et des crasseux tonneaux.
Je suis un cimetière abhorré de la lune.

J'ai désir d'engrosser un antique univers,
de lui faire endosser un enfant de Bohème.
C'est pourquoi j'éjacule un purulent poème,
où comme des remords se traînent de longs vers.

Je verse mon obole au prince Lucifer,
impénitent prolix et garnement prodige,
pour qu'il rappelle à lui les ululantes stryges
qui s'acharnent toujours sur mes morts les plus chers.

La cervelle a bon goût quand elle est trépanée.
Je me nourris du mal, savourant le hachis
que je laisse pourrir sous l'enduit d'un torchis.
Je suis un vieux boudoir plein de roses fanées.

J'ai ramassé le grès des tombes profanées
pour me poudrer le front et le crâne chenu.
Mon âme est un manoir jamais entretenu,
où gît tout un fouillis de modes surannées.

Morbleu ! c'est à rebours que j'aime retoucher,
avec une arme blanche excisant l'harmonie.
Je lacère Vénus dans ma chambre agonie
où les pastels plaintifs et les pâles Boucher

sont plus tachés de sang que l'étal d'un boucher.
Je n'ai plus d'odorat depuis que je frelate.
Les poux, les mille-pieds, les cancrelats, les blattes,
seuls, respirent l'odeur d'un flacon débouché.

Surveillant la cuisson d'une frise enfournée,
je me morfonds dans l'air saturé de vapeurs,
diverti quelquefois par un esprit frappeur.
Rien n'égale en longueur les boiteuses journées.

Ma force a disparu, mes chairs sont boucanées.
Je sais que je ressemble au plus vieux des bardots.
Le temps impitoyable annonce le fardeau,
quand sous les lourds flocons des neigeuses années

la carcasse se plie et pour l'éternité,
l'intelligence fuit par un trou de vidange.
Je ne bois qu'un seul verre au soir de la vendange :
l'ennui, fruit de la morne incuriosité.

Je cultive avec soin mon imbécillité.
Aux docteurs de la foi, j'ai déclaré la guerre.
Ma bêtise aujourd'hui, plus forte que naguère,
prend les proportions de l'immortalité.

Il faut baisser les bras quand la ligne suivante
célèbre le trépas, ensevelit ma voix
sous un Himalaya de cristallins gravois.
Désormais tu n'es plus, ô matière vivante !

Je n'ai pas terminé cette lutte éprouvante,
je dois encor sculpter quelques blocs personnels,
même si le castel n'est au bout du tunnel
qu'un granit entouré d'une vague épouvante.

Je suis le défenseur du palabre fumeux,
qui ramène au néant — essence de la vie —
un tailleur de cactus, baron de Moravie,
assoupi dans le fond d'un Sahara brumeux.

Je maudis les Vertus qui peuplent les cieux.
Tout artiste est promis à devenir un ogre,
un amiral fantôme au gouvernail d'un dogre,
un vieux sphinx ignoré du monde insoucieux.

Habité d'un démon, dans ces lignes j'accouche
d'un argileux seigneur dont je suis le vassal.
Je n'ose détailler le Golem colossal,
oublié sur la carte, et dont l'humeur farouche

brûle dans cette glose un boisseau de cartouches.
J'ai dilué le Spleen pour que soit habillé
un poème fameux dont chaque vers pillé
ne chante qu'aux rayons du soleil qui se couche.

Les quatre fleuves des Enfers

Je plonge dans le Styx une coupe d'airain
et je bois d'un seul trait l'eau bourbeuse et glacée,
en jurant de servir le rêve et la pensée,
du sommet de l'Olympe au Monde souterrain.

Je choisis l'Achéron pour noyer le chagrin
qui saigne la mémoire à la perte annoncée.
Je verse mon obole à l'image angoissée
de lèvres qui n'ont plus le pouvoir du refrain.

Le Cocyte m'opprime : il se gonfle des larmes
qu'épandent les méchants pour nettoyer leurs armes.
Je lègue une colère au fleuve du remords.

Le Pyrophlégeon ne brûle pas mes doutes.
Quel verbe prononcer pour que le feu m'écoute ?
Je sens des tourbillons dans ma tête de mort.

Les quatre cavaliers de l'Apocalypse

J'aperçois la Conquête — ivre d'un orgueil blanc —
pousser la populace à commettre le pire,
afin que la couronne étende son empire.
L'arc menace de mort le vieillard insolent.

Je découvre la Guerre — à l'appétit brûlant —
qui se nourrit des pleurs de tout ce qui respire
et dont l'épée arrache au gosse qui transpire :
un espoir imbécile, un cœur sanguinolent.

J'observe la Famine accréditer l'usure
et souiller la balance avec des moisissures.
Elle écoule un grain noir au prix de quelques dents.

Je démasque la Peste — au canasson verdâtre.
Elle affûte sa faux dans le plus grand théâtre
et donne des bubons à tous les prétendants.

Arcane II La Papesse

Immobile au centre du givre,
énigme au sourire discret,
elle ouvre le Livre des livres,
qui rassemble tous les secrets.
L'omniprésence des décrets
risquerait d'enlaidir la toile,
c'est pourquoi, sans aucun regret,
la Papesse embrunit le voile.

Au gouvernail d'un bateau ivre,
elle emporte au loin le coffret
du savoir et du savoir-vivre,
joyaux plus lourds que des ferrets.
Se souvenant des couperets,
tachés de sérum et de moelle
après la chasse aux bannerets,
la Papesse embrunit le voile.

C'est l'ignorance qui délivre
et non l'appel des minarets.
Le sage authentique s'enivre
dans le brouillard d'un cabaret.
La vindicte d'un mascaret
menace les pêcheurs d'étoiles.
Avec du gros fil de caret,
la Papesse embrunit le voile.

Assise au fond d'un lazaret,
occupée à nourrir le poêle
de parchemins et de livrets,
la Papesse embrunit le voile.

Arcane V Le Pape

Il sait que la Grande Euscarie
est pleine de mammouths bleutés
qui font de la tapisserie
avec un talent réputé.
Ces nobles animaux futés,
rescapés de la Préhistoire,
parlent basque avec fluidité.
Le Pape honore la mémoire.

Il sait que la piraterie
peut conduire à la liberté,
quand un esprit de confrérie
détrône la rivalité.
Misson, l'étrange révolté,
le capitaine du « Victoire »,
récusait la férocité.
Le Pape honore la mémoire.

Il sait que le fils de Marie
n'aurait jamais pu supporter
tous ces exploits de barbarie
que l'Église a su inventer.
La cruauté suit la bonté,
dit un proverbe péremptoire,
la cécité suit la beauté.
Le Pape honore la mémoire.

Vibrant avec l'humanité,
fêru des chants de l'écritoire,
du rêve à la réalité,
le Pape honore la mémoire.

Arcane X La Roue de le Fortune

Les plus détestables recettes
font gagner beaucoup de radis.
Le contenu de la cassette
redéfinit le Paradis.
Au diable l'artiste maudit
que les fervents du fric évincent
et dont se moquent les bandits !
La Roue de la Fortune grince.

Riche bébé dans sa poussette,
pauvre bébé dans un caddy.
Riche bébé en chemisette,
pauvre bébé mort à crédit.
Je le demande aux érudits :
quel infirme a pu voir un prince
récurer le sol d'un taudis ?
La Roue de la Fortune grince.

La star s'achète une fossette,
des faux seins, des vrais organdis.
L'ouvrière, à coups de garcette,
fera la putain vendredi.
Le fauve est toujours applaudi,
les chances du fauché sont minces.
Que cela soit dit et redit :
la Roue de la Fortune grince.

Le bonheur n'est pas interdit,
encor faut-il serrer des pinces
et cirer des pompes, pardi !
La Roue de la Fortune grince.

Arcane XI La Force

Sur l'échelle des caractères,
sur la carte des condiments,
sur l'éventail des phylactères,
sur la trame des compliments,
sur l'échiquier des sentiments,
sur la piste des cryptogrammes,
sur le registre des serments,
la Force est l'atout d'une dame.

Pourquoi ? Cela reste un mystère.
La science du déchiffrement
échappe à tous les ministères,
même à celui des arguments.
Toujours en quête de segments
qui laissent deviner les drames
dissimulés aux croisements,
la Force est l'atout d'une dame.

Le macho qui sort ses critères
d'un congélateur en ciment
a peur d'explorer les cratères
qui rongent ses appartements.
Quel est le poids d'un grognement,
de la menace d'une lame
ou d'un vulgaire châtiment ?
La Force est l'atout d'une dame.

Au désespoir des sédiments,
aux aléas des amalgames,
à l'origine des « comment »,
la Force est l'atout d'une dame.

Arcane XII Le Pendu

Condamné par la populace
à méditer la tête en bas,
pour avoir percé les fallaces
de ces rébarbatifs débats
sur l'importance des combats
qui font trembler les tables rondes
du cercle antarctique à Cuba,
le Pendu retourne le monde.

Coupable d'avoir eu l'audace
de préconiser le tabac
à l'enfant qui s'ennuie en classe,
ou de pousser jusqu'au sabbat
l'adolescente en djellaba,
qui, devenue enfin féconde,
a soif de faire la nouba,
le Pendu retourne le monde.

D'un clin d'œil ou d'une grimace,
d'un « bordel ! » ou d'un « caramba ! »,
il indispose les limaces
qui rampent sur les mastabas.
Plus redoutable qu'un mamba,
armé d'une acerbe faconde,
Grand Maître de la macumba,
le Pendu retourne le monde.

Aucun supplice ne l'abat.
À l'envers, il se dévergonde.
Les bourgeois l'ont dans le baba,
le Pendu retourne le monde.

Arcane XVIII La Lune

Oyez ! Soixante-quatre lustres
avant le succès d'Apollo,
Cyrano — le bretteur illustre —
s'envola vers l'astre de l'eau.
Il y rencontra des charlots,
qui charmaient de vers les commères,
en échange d'un bon giblot.
La Lune éclaire nos chimères.

De nuit, sur un terrain palustre,
des infirmes du ciboulot
entonnent des suppliques rustres,
sous le regard d'un camelot.
« Hécate, altesse des complots,
enseigne à tes fils la grammaire
de l'argot qui l'amour déclôt ! »
La Lune éclaire nos chimères.

Meurtri sur la chaise à balustres,
le rimeur étoffe un sanglot.
La littérature le frustre
du bonheur d'occire un salaud.
Il ne possède qu'un stylo
pour se venger du chef primaire
qui l'a traité de travelo.
La Lune éclaire nos chimères.

Parfois avec des trémolos,
des théorèmes éphémères,
ou d'insensés méli-mélo,
la Lune éclaire nos chimères.

Arcane XIX Le Soleil

La vérité n'est pas statique,
elle avance par ricochets
sur les tableaux de statistiques
et les ailes des émouchets.
On dit qu'elle sort du pichet
ou des jeunes bouches revêches.
Au lieu d'agiter des hochets,
le Soleil décoche des flèches.

Les potaches pressés s'entichent
des marchands de colifichets
et des professeurs de pastiches
qui livrent la science au guichet.
L'auteur de lettres de cachet
cherche à éteindre les flammèches,
mais, d'un élégant coup d'archet,
le Soleil décoche des flèches.

Les gens révèrent des fétiches :
un crâne, une corne, un bréchet,
une touffe de poils postiches,
un aigle empaillé, un nichet.
Le savoir se vend par sachets
qu'on a rempli de poudre sèche.
Sur les poseurs de trébuchets,
le Soleil décoche des flèches.

Pour percer les as du tranchet,
les toxicomanes du prêche
et le capitaine Crochet,
le Soleil décoche des flèches.

Arcane XXI Le Monde

Pour conjurer nos balourdises,
nos rivalités de dindons,
nos infantiles vantardises,
il est des gens que nous pendons.
Il est du temps que nous perdons
à calculer nos impudences,
à verbigérer nos pardons.
Le Monde est sauvé par la danse.

Les vertus de la gourmandise
font disparaître le bourdon ;
un plat rempli de friandises
nous fait oublier l'abandon.
Le poids tua l'iguanodon,
l'ennui sanctionna la prudence.
Retirons nos mains du guidon,
le Monde est sauvé par la danse.

Faisons preuve de gaillardise,
que virevoltent les brandons !
Pour célébrer la paillardise,
vidons ensemble des bidons !
Amis, dénouons les cordons
qui ligotent la providence,
suivons le rythme des fredons,
le Monde est sauvé par la danse.

Quand explose le rigodon,
le plaisir est une évidence.
Laissons tourner les guéridons,
le Monde est sauvé par la danse.

Les remous du forban

Je conduis le bateau
pour offrir au fanal un retour de magie
Je prescris le gâteau
qui répond au besoin de souffler des bougies

Je dépends du reflux
qui nourrit mon désir de tonneaux de fumée
Je soumets le refus
au devoir de raison qui restreint mon armée
Je corromps le plaisir
qui surgit de travers au hasard des coulées
Je pourfends à loisir
le bonheur de trouver du Babeuf en gelée

Je repeins au rouleau
le plafond sans clarté du vaisseau des orgies
Je blanchis mon culot
en berçant la vertu que maudit la vigie

Je constrains mon orgueil
à rythmer le combat qui défait la revue
Je bénis mon cercueil
en doublant de lourdeur pour asseoir la bévue
Je deviens le captif
du ressac trop constant qui défend La Tortue
Je conclus le motif
en valsant pour fléchir un croiseur de statues

En raison de tout cela

Puisque j'ai soutenu sur les îles du Morne
un dodo domestique épris d'une licorne,
puisque j'ai fait planter sur le sol irlandais
un superbe oranger pour pendre les dadais,
puisque j'ai enroulé la muraille de Chine
en tournant le guidon d'une étrange machine,
puisque j'ai constellé le sol du Vatican
d'œuvres faisant du pape un sacré délinquant,
puisque j'ai rendu fous des loups de Tasmanie
en les convertissant à l'arithmomanie,
puisque j'ai fait pousser autour d'Hiroshima
des champignons plus grands que le Fuji-Yama,
puisque j'ai jeté l'ancre au port de La Rochelle
pour offrir au ministre un disque en lumachelle,
puisque j'ai remplacé le jet d'eau du Léman
par un jet de pinard qui grise les Romands,
puisque j'ai recouvert la Grande Pyramide
d'une toile de tente arrachée aux Numides,
puisque j'ai fait bâtir, au sommet de l'Etna,
un fitness couronnant le plus vaste sauna,
puisque j'ai dilué dans le nez d'un zombie
un os pulvérisé ramené de Zambie,
puisque j'ai placardé sur les murs de Sydney
dix puissance quatorze étourdissants sonnets,
puisque j'ai dénudé les plus belles tigresses,
des pampas d'Argentine et des plages de Grèce,
puisque j'ai mandaté le meilleur Jivaro
pour réduire la queue d'un mauvais torero,
puisque j'ai déversé dans le lit de l'Euphrate
une essence d'ergot qui dilate la rate,
puisque j'ai ceinturé les banques de Zürich
de galantes de luxe et de pompes à fric,
puisque j'ai rénové la prison de Cayenne
pour donner du travail aux briseurs de Cheyennes,
puisque j'ai décoré de bicarrés latins
(orthogonaux, bien sûr) les remparts byzantins,
puisque j'ai découpé l'Alhambra de Grenade
pour en faire un pavage irritant les Ménades,

puisque j'ai submergé sous la mousse à raser
l'amphi de la Sorbonne et ses bavards blasés,
puisque j'ai bazardé Saint-Jean de La Valette
contre un whisky pur malt et deux bouts de galette,
puisque j'ai dépeuplé les îles Salomon
pour offrir de l'espace aux enfants du limon,
puisque j'ai reconstruit la Tour de Babylone
pour démultiplier les discours monotones,
je pense avoir le droit de dire aux étrangers
que je sais voyager.

Qui se heurte à l'heure

Sur la route qui mène au labeur harassant,
une horloge en métal donne l'heure aux passants.
Le turbin n'attend pas : les plus nerveux s'affolent.
Un pantalon descend, une barbe s'envole,
un bouton de manchette exsude un comédon,
une cravate chic se transforme en cordon,
un escarpin ciré se zèbre de crevasses,
l'eau d'un large saphir se dégrade en lavasse.
Les esclaves du fleuve ont peur d'être en retard :
le moindre manquement met le chef en pétard.
Le cadran, pour le cadre, est un carcan rigide.
Comment le refuser sans se priver d'égide ?
Tic tac, quelle heure est-il ? Quel est le temps perdu ?
Celui qu'on a gagné ? Celui qu'on a vendu ?
Avant, après, pendant, toute horloge dérègle
les rythmes du rêveur et les désirs de l'aigle.
« Ainsi tourne le monde ! », articule un crétin,
qui confond la physique et l'attrait du crottin.

Le pied de Dieu

Le terrain de football, à côté des Charmilles,
pourrait être un jardin fleuri de camomilles,
où de paisibles chats progresseraient sans bruit,
s'imprégnant de rosée en caressant les fruits.
Ce n'est hélas qu'un stade où la foule en délire
jouit sur les gradins, se déchaîne et déchire
ses vêtements mouillés, s'éclate les tympanes
à force de gueuler, s'enfonce des trépanes.
Un joueur marque un but et devient un génie,
un colosse immortel à la gloire infinie.
Le meilleur footballeur est plus intelligent
que l'esprit créateur qui gagne peu d'argent.
Il est plus inventif, il est plus méritoire
que le compositeur, le raconteur d'histoires,
le peintre, le savant, le penseur, l'artisan.
Rutebeuf, Nancarrow, Christine de Pisan,
Nietzsche, Galois, Van Gogh, Jarry, Bède et tant d'autres
ne sont que des fourmis, des poussières d'épeautre.
Le destin d'un pays dépend d'un penalty.
Le spectacle du sport éduque les petits.

Laissez la guerre en paix !

Au Palais des Nations, la bataille fait rage.
Les soldats de la paix s'enflamment sous l'orage.
La morsure du feu détruit les volontés.
Le napalm est largué par excès de bonté.
On n'entend pas les cris lorsque les fusils crachent.
La barbaque et le plomb tendrement s'amourachent.
Un homme aux bras coupés chante un lacrymosa,
il recevra peut-être un brin de mimosa.
À l'ombre d'un sapin, quelques sabreurs abusent
d'une fille aux yeux verts — il faut bien qu'on s'amuse !
Un vétéran costaud, blasé du revolver,
se livre sans remord à des plaisirs pervers :
il égorge son fils, il écorche son père.
La famille guérit celui qui désespère.
Un nuage de gaz tombe autour du palais,
ravageant l'épiderme après un bref délai.
Un général prépare un lancer de missiles,
pour transformer le parc en terrain de fossiles.

Tous les peuples du monde aiment s'entretuer,
c'est ainsi que l'honneur doit être institué.
Comme chacun le sait, les guerres sont rentables :
les hommes n'ont plus faim quand ils perdent leurs tables.

Obéissance

Il a fallu que j'obéisse
à la menace d'un typhon,
à la promesse d'un délice,
aux affres d'un mal étouffant,
au secret d'une cicatrice,
à la bassesse d'un plafond,
au sacrement du bénéfice,
à l'orgueil d'un pou triomphant,
à la foi exterminatrice,
à la sagesse des bas-fonds,
à la douceur de la police,
à l'imposteur qui se défend,
à l'effondrement d'un complice,
à mes appétits de bouffon,
au mauvais goût de la justice,
au chic d'un pantalon bouffant,
à l'insolence d'un caprice,
à des tabous qui se défont,
à l'humeur d'une institutrice,
aux aléas d'un cœur d'enfant,
aux arguments de la milice,
à la peur qu'inspire un griffon,
à la morale des supplices,
au souvenir d'un éléphant,
à l'obscénité de l'office,
à mon amour pour un chiffon,
au travail : cet horrible vice,
au choc d'un style ébouriffant,
au cinéma du sacrifice,
à l'appel d'un rêve profond,
aux vérités de La Palice,
aux règles d'un jeu décoiffant.

Il paraît que je suis né libre.

Contre-emploi

Je déteste enseigner l'horreur mathématique
à des jeunes cerveaux qui rêvent d'Atlantique.
L'algèbre est ennuyeuse : il faut être tordu
pour prendre du plaisir à ce supplice ardu.
L'analyse est perverse : un calcul d'intégrale
amène à regretter le temps des cathédrales.
Les probabilités font le jeu du marchand,
du futur dictateur et même du méchant.
La logique est simpliste, inepte, improductive ;
la parole — au contraire — est ardeur inventive.
Et la géométrie enferme la raison
dans un âpre réseau qui forme une prison.
Croyez le professeur au verbe magnétique !
Je dis sans hésiter : mort aux mathématiques !
La plupart des lutins n'ont pas l'esprit pour ça.
L'école est-elle un bague et l'élève un forçat ?
Le calcul est malsain : il corrompt l'énergie
au profit du labeur, il éteint la magie
en faisant régner l'ordre et l'efficacité.
Le calcul peut conduire à l'immobilité.
Je déteste enseigner la stricte obéissance
à ces lois que l'école impose à l'innocence :
la ponctualité, le silence inhumain,
la crainte du renvoi, la peur de l'examen,
le travail, le travail et le travail encore,
esclavage éternel pour complaire aux pandores.
Il n'est pas bon d'apprendre où le pouvoir sévit,
où le meilleur élève est le plus asservi.
Le savoir ne vaut rien quand il faut se soumettre.
Je déteste enseigner : je ne suis pas un maître.

Le parti pris de l'éponge

Avec ou sans savon, avec ou sans savoir,
avec un ventre lourd après le bref orage,
avec un ventre vide après le pressurage,
l'éponge est face à face avec le tableau noir.

Oubliez le vallon, quoiqu'il puisse valoir,
oubliez le tracé d'un sirupeux mirage,
l'éponge se prépare, écumante de rage,
à remblaver l'honneur d'un si probe racloir.

Elle effacera même, au mépris du sosie,
les symboles obscurs, les équations moisis
du corps de Sierpinski : le gruyère fractal.

Ses pores sont remplis de fragments de calcaire,
d'aphasiques lambris tombés de l'art total.
Les cours se sécheront, elle est un reliquaire.

Passage à vide

Que ne puis-je effacer cette invisible absence
où le vide incomplet détrône le silence
en déposant le nul auprès du négatif,
en soustrayant le manque au verbe défectif ?
J'ai perdu le néant depuis que rien ne s'use
à l'ombre du mirage où le creux nous abuse.
Comme un zombi menteur, je gomme les détours
qui n'éloignent jamais du Trou Noir sans contours.
Le défaut de l'erreur — n'en déplaise aux fantômes —
n'est pas de déconstruire en divisant l'atome.
À moins d'avoir un blanc qui déserte l'oubli
pour fuir le point zéro du marasme aboli,
aucun jeûne imparfait n'abroge l'infortune.
L'éclipse disparaît au bord d'une lacune
et ruine l'irréel qui supprime un vent nu.
Il est vain d'ignorer que le deuil inconnu
n'est pas le déficit que taît l'inexistence
où cesse l'impossible et meurt l'inconsistance.

Jeux d'ombre et de lumière

Il était une fois un enfant qui jouait,
qui jouait avec tout ce qui le secouait.
Il jouait à percer les secrets des adultes,
à deviner la peur que traduit une insulte.
Il jouait à saisir les lois de l'Univers,
à les dire à l'endroit, à les mettre à l'envers.
Il jouait à rêver des amours impossibles
qui ne peuvent toucher que des âmes sensibles.
Il jouait à écrire — à deux ans et demi —
sans savoir les dangers qui guettent l'insoumis.
Il jouait à comprendre, à dévorer des livres,
découvrant des raisons de refuser de vivre.
Il jouait à mourir, pour calmer sa terreur
de n'être pas normal, d'être né par erreur.
Il jouait à classer des trucs sans intérêt
qu'il délaissait plus tard sans le moindre regret.
Il jouait à chiffrer des innocents messages
qu'il n'envoyait jamais — il était bien trop sage !
Il jouait à chercher, dans de nombreux dicos,
des verbes inconnus et des noms musicaux.
Il jouait à prouver de nouveaux théorèmes,
mais il eût préféré fleurir sous les « je t'aime ».
Il jouait à polir des poèmes abstraits,
trop intellectuels — ennuyeux — sans attrait.
Il jouait à se faire un masque d'allégresse,
de calme imperturbable — alors qu'un rien l'agresse !
Il jouait à voiler ses troubles sexuels,
ses doutes incessants, son trac perpétuel.
Il jouait à brider ses émotions trop vives,
à les ensevelir sous des tonnes d'archives.
Il jouait avec tout, mais il jouait tout seul
et le drap de sa couche avait tout d'un linceul.
Il jouait contre tout, surtout contre lui-même,
se murant jour et nuit dans un triste système.

Cet enfant a grandi... non ! il n'a pas grandi.
Il a tourné en rond dans des sens interdits.
Je dis qu'il est malsain de jouer solitaire.
Je dis qu'il est idiot de parler pour se taire,
se terrer, se cacher, dissimuler son cœur,
de faire le malin quand le mal est vainqueur.
Il n'est pas innocent d'épouser la contrainte.
Le jeu, c'est moi — se noie au désir des étreintes,
au néant d'un lit vide, au tourment d'un espoir.
C'est en me retournant que je peux m'apercevoir.
Le jeu perd sa valeur lorsque le feu dévie.
Le jeu devrait servir à valider la vie.
J'ai pratiqué le jeu afin de m'oublier.
J'ai tué ma fraîcheur en voulant tout plier,
éprouvant sans trouver, me noyant dans les songes,
parcourant les bouquins pour semer du mensonge :
atouts vains à tout vent, bouts de pain sous la dent.
Du jeu en attendant... Qu'y a-t-il donc dedans ?
Pourquoi ne pas jouer des cartes non truquées ?
Pourquoi ne pas nouer des chartes démarquées ?
Jouer la vérité, au risque de l'erreur,
la raccourcir un peu, pour prévenir l'horreur.
Il est temps de roquer, de traquer l'existence.
Il est temps de troquer de misérables stances
contre un peu de chaleur, contre des jeux nouveaux,
contre un je qui peut plus et qui veut ce qu'il vaut.

Credo

Je crois au plaisir du voyage,
lorsque je me fraye un passage
entre deux monuments sauvages
qui me parlent de la raison,
de l'énergie et des saisons.

Je crois à la force du rêve,
lorsqu'un tsunami me soulève
et me porte vers l'inconnu,
afin que l'habitude crève
et que le trac soit bienvenu.

Je crois au pouvoir de la scène,
lorsque j'improvise sans peine
un monologue ahurissant,
servi par des gestes puissants,
devant un public de sirènes.

Je crois à la beauté du chant,
lorsque j'écoute mon penchant
pour la voix légère ou profonde
qui dans ma tête vagabonde
et me fait oublier le monde.

Je crois au bonheur de marcher,
lorsque le hasard me dirige
vers un territoire caché,
où je trouve sans le chercher
un calme qui tient du prodige.

Je crois au danger du travail,
lorsque je pèse la fatigue
que produit cet épouvantail,
cet égorgneur de pauvres zignes,
ce terroriste au gouvernail.

Je crois à la vertu des singes,
lorsque je vois aux quatre vents
des gens torturer leurs méninges
pour imiter les jeux savants
de la bonne école : « Au suivant ! »

Je crois à la valeur du rire,
lorsque j'entends des pisse-froid,
au transcendantalisme étroit,
causer doctement du bien-dire
et de ce qu'il faut interdire.

Je crois à l'amour du présent,
lorsque je me sens libre d'être
le tout premier de mes ancêtres,
le plus vert de mes partisans
et le plus serein de mes maîtres.

Je crois au doute et n'y crois pas,
lorsque je comprends que la chance
relativise mes croyances
et que ma timide insouciance
me convie à de bons repas.

PERSONNAGES

Je suis un homme-objet

Je suis un tournevis à la pointe en étoile.
J'attache la distance au temps qui se dévoile.
J'assemble ou désassemble au gré des tourbillons,
le sens importe peu : l'homme est un papillon.

Je suis un bilboquet dont le rapport découle.
Grâce au fil conducteur, je ne perds pas la boule.
J'ai la tête chercheuse et le geste amoureux.
Mon adresse est le monde : un gouffre aventureux.

Je suis un ouvre-boîte à la morsure ferme.
L'instinct mis en conserve est à l'abri des germes,
mais il est contenu. Le génie a besoin
de rugir à l'air libre et de voyager loin.

Je suis un sécateur qui taille des arbustes.
En réprimant l'abus, je rends le bois robuste.
Ce que je dégarnis gagne en simplicité.
C'est ainsi qu'on obtient des fleurs de qualité.

Je suis un sac à dos rempli du nécessaire :
les instruments du rêve et de l'ordre éphémère,
les cartes du passage et les plans de l'oubli,
les visas pour ailleurs, où le jeu s'accomplit.

Je suis un tableau noir envahi de symboles,
pour enseigner la mort aux producteurs d'idoles.
Le bénéfice est lourd quand l'avenir fond,
la bourse trahit plus que l'habit d'un bouffon.

Je suis un drapeau blanc qui domine la plaine
où le sang se mélange au souffle de la haine.
Je flotte aux quatre vents, je claque de terreur.
Mon rôle est dérisoire, encerclé par l'erreur.

Je suis un porte-clés qui les regroupe toutes,
depuis la clef de sol jusqu'à la clef de voûte.
Je donne un libre accès aux champs du paradis,
aux songes du mystère, au contact inédit.

Je suis un parapluie ouvert aux chansonnettes.
Je ne crains pas le grain qui frappe ma dunette.
Ce qui tombe du ciel me donne un rôle en or.
Même au cœur d'un typhon, je ne perds pas le nord.

Je suis un sablier dont les grains de folie
traversent le couloir du présent qui délie.
J'édite l'agenda de la chute du temps,
pour marquer les exploits d'un monde inexistant.

Je suis un fil à plomb qui fuit la verticale.
Dans une république où l'estime est bancale,
il est plus valeureux de ne pas rester droit,
de pencher vers l'étrange et d'étrangler l'effroi.

Je suis un élastique où l'éthique hélas triche.
Un mensonge étiré peut rendre un état riche.
Puisque mon nez s'allonge et vibre sous le vent,
le parfum de la fronde éborgne les savants.

Je suis un gouvernail sur un bateau fantôme.
Le cap est la santé, la mort n'est qu'un symptôme.
Pourquoi se retourner sur l'avenir lointain ?
Le spectre d'aujourd'hui n'enterre aucun butin.

Je suis un cerf-volant qui chatouille les anges.
Je promène en hauteur ma forme de losange
et je tiens par un fil un boulet monstrueux
que brûlent jour et nuit des bourreaux vertueux.

Je suis un timbre-poste affranchi de la honte.
Le poids des mots se paie au détriment du conte.
Si je montre les dents au tampon fatigué,
je colle aux meilleurs vœux des salauds distingués.

Je suis un bouclier frappé par la cohue.
Je ne sens pas les coups, mais trop de bruit me tue.
Je suis abasourdi comme un tympan percé.
Que la foule est vulgaire avec ses poings dressés !

Je suis un alambic à l'encre de vipère.
L'ivresse du venin fait valser les repères.
Tourne, esprit condensé ! je prépare l'oubli.
Le degré d'un biface est bien mal établi.

Je suis un vieux bouquin, taché de moisissures,
qui glorifie un Moi grandi par la censure.
Bien que je sois épais, rare et très émouvant,
on ne m'a pas ouvert depuis cent dix-neuf ans.

Je suis un stylographe à la course rapide,
animé par l'orgueil d'une phrase intrépide.
J'abuse de la feuille et je subis la main,
mais la trace du choc s'effacera demain.

Je suis un télescope assoiffé de mystère.
En rapprochant l'éclat de l'enclos de la Terre,
je grossis le printemps pour comprendre l'hiver
et j'excite le verbe avec mille univers.

Je suis un thermomètre en quête d'aventures
parmi les imprévus de la température.
J'accuse la chaleur d'une froide beauté,
j'innocente la nuit qui tombe au débotté.

Je suis un pistolet qui tire des insultes
contre les beaux parleurs de la messe et du culte.
Je fume après le bang, satisfait, détendu.
L'amour de l'au-delà n'est que du vent perdu.

Je suis un miroir plan glacé par la comète.
Je ne rajeunis pas le rouge des pommettes,
car je reste fidèle au regard inconnu
qui se fixe à jamais sur un mensonge nu.

Je suis un projecteur qui sublime la scène
où la farce est méchante et la force malsaine.
Je souligne l'intrigue et les ombres du cœur.
Tout peut être joué quand le mythe est vainqueur.

Je suis un attirail pour le moins disparate
qui ne jalouse pas le trésor d'un pirate.
Puisque la marchandise efface le sujet,
je projette mon cœur sur de nombreux objets.

Le troubadour

Je suis un troubadour aux multiples visages,
un comédien farceur épris du Changement.
La vérité — pour moi — resplendit quand je mens.
J'ajoute aux lieux communs mes propres paysages.

Je m'exprime à travers de nombreux personnages,
car je serais perdu sans mes déguisements.
Un soupçon d'ironie, un quart de jugement
m'aident à défléchir les insultes d'usage.

Chacun le sait par cœur : « Les masques sont égaux. »
C'est l'article premier de la loi sur l'ego.
Au diable la psyché ! Mort à sa dictature !

Quand je parle avec moi, je m'appelle Machin.
Ce n'est pas par amour que je suis mon prochain,
mais je suis tout le monde et je suis ma nature.

Le philosophe

Je suis un philosophe à l'esprit constipé.
J'ai dévoré l'Éthique et les Prolégomènes.
À mon plus vif regret, j'ignore où cela mène.
Je crois que le bon dieu se sert de dés pipés.

J'excelle à commenter quelques penseurs typés
qui traquent le bonheur au bord du phénomène
et dégomment le vide en tirant des noumènes.
Le secret de la vie est un bon mot chipé.

J'ai parfois confondu la preuve ontologique
avec la redoutable épreuve odontalgique.
Mais le doute me sauve et la faim me remplit.

Mon fatum est d'unir l'essence à l'existence
sur la ligne de foi qui démarque une stance.
J'invente le réel du système accompli.

Le gastronome

Je suis un gastronome affamé de planètes,
de gaz interstellaire et d'excellents pulsars.
La cuisine céleste est le plus grand des arts.
Quand on a du panache, on ne fait pas dînette !

Pour m'ouvrir l'appétit, je croque une comète.
Ensuite, je grignote un gigot de luisard.
Le plat de résistance est un divin quasar
farci d'astres divers qui tachent mes lunettes.

Au dessert, il me plaît de sucer Jupiter
ou de lécher Vénus parfumée à l'éther.
Je sucre mon café avec trois nébuleuses.

J'ai le goût du bonheur, l'espace me sourit.
Mon ventre est un trou noir que l'univers nourrit.
Quand tout n'est que saveur, la vie est fabuleuse !

Le lexicographe

Je suis un amateur de lexicographie.
J'enquête sur les mots, je les piste partout,
compulsant des bouquins, d'Amos à Tombouctou.
Du verbe naît le temps — n'est pas fol qui s'y fie !

Quand j'accroche un hapax dont le sens me défie,
j'expire mon bonheur dans un lalaïtou !
L'oiseau rare est pour moi le plus grand manitou :
sa splendeur m'éblouit, son cri me stupéfie.

Le cuniculophile adore les lapins.
Le rhabdomyosarcome est un sacré pépin !
Le pipiltzintzintli est une plante aztèque.

Quand je rôde à Genève ou dans les environs,
j'écoute les gaguis en cueillant des meûrons.
J'ai rencontré l'Amour dans une glyptothèque.

L'architecte

Je suis un architecte au talent réputé :
j'ai bâti le palais des damnés de la terre,
j'ai coulé du béton dans le fond d'un cratère,
j'ai conçu la prison pour métis amputés.

Il m'a fallu corrompre au moins six députés
pour gagner le concours de la tour du mystère :
un hôtel sans entrée, un long cylindre austère
dont la masse inutile incite à disputer.

Depuis mars, je dirige un projet de complexe
— en style byzantin — qui laissera perplexe :
il s'agit d'un village inaccessible aux gros.

Rien que des murs distants de trente centimètres !
Ce chef-d'œuvre sera mon testament de maître.
Mon épouse prétend que j'en fais toujours trop.

Le photographe

Je suis un photographe au regard à l'affût.
Incrévable marcheur — à la campagne, en ville —,
avec le bon reflex du chasseur difficile,
je capture la reine et les monstres griffus.

Je ne rate jamais un désespoir confus,
un élan de colère, un sourire imbécile.
Ce qui sauve un cliché, c'est la couleur du style.
Je cadre le subtil dans les sujets touffus.

Il n'est pas suffisant qu'une image soit belle,
j'éprouve le besoin que son verbe m'appelle
et qu'une idylle naisse au moment du déclic.

La photo réussie est la clef d'une histoire,
d'un joli paradoxe ou d'une trajectoire.
À travers l'objectif, je vise l'ombilic.

Le prof de maths

Je suis un professeur de calcul intégral,
d'algèbre linéaire et de combinatoire.
J'enseigne les sujets les plus comminatoires,
que j'aime présenter sur un ton sépulcral.

Empoisonner la vie est un sport cérébral
qui nécessite un don pour l'art dépilatoire.
Un postulat se prend comme un suppositoire
et provoque un tressaut de l'axe vertébral.

Je n'explique jamais deux fois la même chose :
je déteste — ô combien ! — multiplier les gloses.
Tant pis pour le bétail et le menu fretin !

J'assomme la jeunesse à coups de théorèmes.
Mes examens font peur : je fixe des barèmes
avec le seul souci d'écraser les crétins.

Le pirate

Je suis un capitaine assoiffé de combats ;
je dirige un vaisseau qui fait peur aux fantômes ;
je suis plus effrayant que les pires symptômes ;
on murmure mon nom les nuits de macumba.

Sous le pavillon noir, grand maître des coups bas,
je taille dans les chairs, je brise les atomes.
Heureux qui en réchappe avec des hématomes !
Ma cruauté sévit de Séville à Cuba.

Je suis immunisé contre la sympathie.
Quand je condamne à mort, jamais je n'amnistie :
un pirate accompli doit savoir ce qu'il veut !

J'exulte sans amis, ni maîtresses, ni gosses.
Je n'aime que la mer, les ennemis féroces
et le parfum de l'or qui poudre mes cheveux.

L'ennemi du bruit

Je suis un homme épris de calme et de silence.
Je déteste le bruit, le rap et la techno.
Quand un de mes voisins met à fond la sono,
je crache sur les murs des flots de virulence.

La ville est un boyau grouillant de flatulences :
le barouf des moteurs, le chambard des jeunots,
les pourparlers sans fin des élus cantonaux.
Cette cacophonie est une peste !

Je ne peux pas rêver quand des fous de tam-tam
viennent sous ma terrasse éructer leur ramdam.
Ô tapage barbare, ô musique insensée !

Un jour, j'émigrerai, j'irai dans le djebel.
Je suis prêt à partir pour fuir les décibels.
Le bruit est un fléau qui détruit la pensée.

L'évadé

Je suis un évadé de la prison des mots.
On m'avait reproché d'avoir trop lu de livres,
on m'avait condamné à chercher dans le givre
d'improbables soleils infinitésimaux.

Quand j'aspirais la science avec un chalumeau,
j'avais l'esprit brûlant, j'étais fou, j'étais ivre !
J'échappais de la sorte à l'embaras de vivre.
Il me faut revenir parmi les animaux.

J'ai trop accumulé de sagesse inutile
en pillant des volcans et des tombeaux futiles.
Je suis un pot-pourri de rêves pastichés.

J'ai voulu m'affranchir en vidant mon armoire
de ces ombres sans corps qui m'ambrent la mémoire.
Au feu mes vieux cartons ballonnés de clichés !

Le chercheur d'ordre

Je suis un chercheur d'ordre à n'importe quel prix.
Je règle ma raison sur de fermes structures.
Je vomis l'imprévu, le chaos, l'aventure.
Rien n'est beau sans méthode... ou je n'ai rien compris !

Les intellectuels n'ont pour moi que mépris,
car mon amour fervent de la forte armature
est à leurs yeux le sceau d'un fou de dictature.
Il faudrait enfermer ces frondeurs malappris !

Je me suis élevé grâce à la discipline,
adhérant nuit et jour aux normes cristallines.
Je suis un concentré de toutes les vertus.

Le bordel m'épouvante et l'irrespect me fâche.
Je suis furax de voir que les mœurs se relâchent.
Si nous perdons l'honneur, notre monde est foutu !

L'anarchiste

Je suis un anarchiste en extrême fureur
contre les colonels et les capitalistes.
Les ignobles salauds que j'inscris sur ma liste
apprendront — un peu tard — que je suis bon tireur.

Je célèbre sans frein la loi de la terreur,
écrite avec le sang du dernier moraliste.
Les soldats du babil et les syndicalistes
n'ont pas assez de punch pour égorger l'erreur.

Le Pouvoir est le Mal, l'Affront que rien ne lave !
Il rend fou le puissant, il rend mou son esclave.
Le Pouvoir est la Bête et l'argent son outil.

N'obéissez jamais, n'asservissez personne !
Que le travail expire et que le jeu résonne,
lorsqu'enfin les tyrans seront anéantis !

Le loup de mer

Je suis un loup de mer qui poursuis la sirène,
un marin solitaire à bord d'un batelet.
J'ai battu tant de flots, j'ai foulé tant de lais.
Je navigue en silence où les courants m'entraînent.

Une femme-poisson caresse ma carène.
Je l'écoute chanter de merveilleux couplets.
Je me laisse emmener dans son fameux palais
qui recèle sous l'eau des mystères pérennes.

Es-tu Parthénopé, Morgane, Atargatis,
Mélusine ou Dahut, la Demoiselle d'Ys ?
Jadis, j'ai ramassé ton peigne sur la grève.

Tu dissèques mon cœur, tu connais mon passé.
Ta mémoire est sans trous, rien ne peut l'effacer.
Depuis la nuit des temps, tu nages dans les rêves.

L'avocat

Je suis un avocat des causes retrouvées.
Je ne perds pas mon souffle à défendre des gens
qui ne connaissent pas le pouvoir de l'argent.
La Misère — en Justice — est une réprouvée.

La Princesse de Saxe a noyé sa couvée
dans un bain de vinaigre et de vieux détergent.
J'ai plaidé le bon sens, l'amour intelligent.
Quatre jours de prison : la morale est sauvée !

Il faut se dédoubler pour exercer le Droit :
je peux chauffer la salle en gardant mon sang-froid,
je peux flatter le juge en draguant la victime.

Je gagne mes procès, moi, le Maître vénal,
car je n'ai jamais lu notre Code Pénal
et j'ai pour le mensonge une profonde estime.

Le contremaître

Je suis un contremaître à ne pas dépenser.
J'ai creusé le tombeau de l'Idéologie.
La vérité se fête en soufflant des bougies,
l'unité s'affermi grâce au lait condensé.

Qui dirige ou qui suit ne savent pas danser.
Il est temps d'abolir toute pédagogie,
toute morale œuvrant pour la typologie !
Choisissez le fléau, vous êtes l'offensé !

La lutte pour le luxe exploite la bêtise
des partisans du peuple et de la convoitise.
Et reprenez en chœur : militez, limitez !

Tout système se ferme en devenant programme
et finit par tenter les promoteurs du drame.
Qui porte l'uniforme a le cerveau mité.

Le heyoka

Je suis un heyoka — un rêveur de tonnerre —
un bouffon rituel chez les Sioux Dakotas,
un clown plus dangereux que tous les chefs d'État.
J'ai d'énormes pouvoirs, car je suis un *Contraire*.

Ai-je entendu *La Voix* de Charles Baudelaire ?
Je sais que le travail n'a pas de résultats,
alors je m'associe avec des gens bêtas.
Pourquoi se comporter comme un homme ordinaire ?

Quand je suis affamé, je mange une fourmi ;
quand je suis très heureux, j'insulte mes amis.
Le plaisir est trop long, la douleur est trop brève.

Si je veux discuter, je ne dis pas un mot ;
si je veux guerroyer, je mâchouille un rameau.
J'attaque le réel avec le fer du rêve.

Le confesseur

Je suis un confesseur de mes propres péchés.
Je m'écoute et me dis qu'ils ne sont pas si crades,
mais je suis pour ma pomme un trop bon camarade,
incapable à mon tour de me le reprocher.

Je me prends sur le fait — je ne puis le cacher —
d'organiser pour moi de franches mascarades.
J'ai honte de m'absoudre au prix d'une tirade,
mais pourquoi me punir, à quoi bon me fâcher ?

Mes plus graves défauts sont d'éviter la faute,
de retenir mon souffle en descendant la côte,
de ne pas débrider mes instincts les plus fous.

Je ne m'accuse pas d'un mal inextirpable,
je ne me défends pas de plaider non coupable,
je discute avec moi quand j'ai pris rendez-vous.

Les Péchés Capitaux

I

Mon duché pour un plat de lièvre aux champignons,
entouré d'un anneau d'escargots bourguignons !
Lorsque je m'imagine un canard aux olives,
mon sang ne fait qu'un tour, je frémis, je salive.
Dans mes rêves, souvent, des centaines de gueux
m'apportent des chaudrons de sauce Périgueux.
Je me lève la nuit pour un quart de génoise
et je cède aux attraits d'une mousse aux framboises,
d'un éclair au moka, de bricelets dorés,
d'un sorbet au cassis et d'un Saint-Honoré.
Je n'échangerais pas, contre tout l'or du monde,
le jus réconfortant d'une pintade ronde.
Je suis la Gourmandise et j'ai de l'appétit.
Je suis mince pourtant, mon ventre est tout petit.
Je naquis dans un chou dont j'engloutis les feuilles
(mais le chou à la crème ou l'exquis mille-feuilles
— je le dis sans rougir — sont bien plus savoureux.
Un repas ne vaut rien s'il n'est pas plantureux.)
Celui qui veut de moi pour fidèle maîtresse
doit me pétrir du pain, des croissants et des tresses.
J'ai déjà dévoré plus d'un amant brutal
qui voulait m'empêcher de manger du Cantal.
Pas question, mes agneaux, de me mettre au régime !
Je préfère un gros porc à des rapports intimes.

II

J'aimerais publier chez un grand éditeur.
J'ai bien plus de talent que les pâles auteurs
qui touchent le gros lot en pissant des fadaises.
Les romans d'aujourd'hui ne sont que des foutaises.
J'aimerais défiler pour Lacroix ou Chanel,
éblouir les mondains avec mon feu charnel,
devenir le fleuron de la haute couture,
voir mon corps imprimé sur six cents couvertures.
J'ai plus de sex-appeal que tous ces mannequins
qui gobent le succès en suçant des requins.
J'aimerais dessiner les falaises de Douvres
et dévoiler mon œuvre au muséum du Louvre.
Da Vinci n'est au fond qu'un peintre en bâtiments,
qui plaque des couleurs sans aucun sentiment.
J'aimerais jouer Phèdre, Ophélie et Roxane,
faire oublier Rosine, Adrienne et Réjane.
J'aimerais éclipser les stars du grand écran,
remporter dix Oscars en me transfigurant,
émouvoir l'univers dès que j'ouvre la bouche,
allumer les regards quand je suis sous la douche.
Les catins d'Hollywood, ces boudins sans cerveaux,
ont dix fois moins d'éclat que des bouses de veaux.
J'aimerais définir le destin de l'Europe,
gouverner sans partage, écarter les salopes.
Les députés — putain ! — sont des putois repus,
des prévaricateurs que l'or a corrompus.
J'aimerais subjuguier, moi qui me nomme Envie,
moi dont la soif d'honneurs n'est jamais assouvie.
J'aimerais qu'on admire — et pour l'éternité —
mon esprit sans égal, ma suprême beauté.
J'aimerais accéder aux rangs que je mérite,
à ces rangs occupés par des sots qui m'irritent.

III

Ne me regardez pas de cet air insolent,
ou je vous cracherai quelques vers purulents !
J'écrase les crapauds qui me cherchent querelle,
j'étrangle de mes mains les jeunes tourterelles.
Quand je sors de mes gonds, nul roi n'est à l'abri
de ma voix de chacal qui fait fuir les cabris.
Je vous cague dessus, lécheurs de gringuenaudes !
Je vous bénis d'urine, essuyeurs de ribaudes !
Grâce à moi, vous pourrez nager dans le purin,
sauf si vous préférez six cents coups de surin.
Tremblez, piteux morbacs souillés de vomissures,
cancrelats gambadant parmi les moisissures,
astiqueurs de mucus, asticots verruqueux,
plastiqueurs de minus, bourricots variqueux,
malandrins maladroits, lamantins lamentables,
ramollis égotants, rétrécis véritables,
grabataires mouillés, souffreteux décatis,
roquentins décharnés, crapoussins malbâtis,
cimex lectularius, limaces cachectiques,
microcéphales mous, culex encoprétiques,
sangliers nidoreux, béquillards de poupons,
mangeurs de méconium, renifleurs de tampons !
Soyez respectueux, car je suis la Colère !
Au plus petit affront, ma fureur s'accélère.
Je ne supporte pas les cirons malpolis
qui se lavent les mains dans un bain d'alcali
et me serrent la patte en feignant d'être aimables.
Pour ces larves, j'éprouve une horreur innommable.
Si je n'existais pas, il faudrait m'inventer,
car l'ennui ternirait le manège enchanté.
Les crieurs de la paix, je les réduis en poudre ;
sur leurs dos de froussards, je fais tomber la foudre.

IV

Je détiens dans un coffre un millier de ducats,
cinquante et un kopecks, trois cent six patacas,
soixante-neuf zlotys, deux dinars d'Algérie,
nonante-trois tugriks, cinq livres de Syrie,
dix-sept cents balboas, quatre-vingts cruzeiros,
douze maravédis, septante-huit douros
et trente-deux talents. J'ai pour nom l'Avarice.
J'ai tant besoin d'argent pour sauver mes varices,
m'épargner la bronchite et me muscler le dos.
Je fais aussi parfois de la rétention d'eau ;
cela ne me nuit point, ni d'être constipée.
Mais si je perds un poil, je me sens étripée.
Je ne me prête pas à des jeux de hasard ;
je ne me donne pas à des amants poissards.
Je conserve pour moi les idées généreuses,
c'est ainsi que je suis une soliste heureuse.

V

Je connais ma valeur. J'ai trop de qualités
pour fréquenter des cons, des esprits limités.
Je suis époustouflé par mon intelligence,
par ma culture immense et par ma diligence.
Nul défi n'est pour moi trop dur à relever ;
tout ce que j'entreprends, j'arrive à l'achever.
J'estime de surcroît être un merveilleux juge
qui rends de bons verdicts sans aucun subterfuge.
J'excelle à séparer, avec un goût très sûr,
le bon grain de l'ivraie et le pur de l'impur.
Le regard que je porte est toujours infaillible,
y compris sur moi-même : artiste imperfectible.
J'ai deux mille ans d'avance — et je ne mens jamais —
sur mes contemporains — qui sont loin des sommets.
Je ne supporte pas qu'on me donne des ordres ;
je résiste aux tyrans ; je tiens bon, sans démordre.
De quel droit des crétins pourraient-ils me dicter
ma ligne de conduite à travers la cité ?
Je récuse mes chefs, ce sont des imbéciles !
Un artiste éminent se doit d'être indocile.
Je méprise ces gens, ces critiques méchants,
ces foutriquets jaloux plein de mauvais penchants,
qui médisent de moi, qui me couvrent de merdre,
dans l'espoir insensé que je puisse enfin perdre.
Mais j'écrase toujours les minables cafards
qui veulent me piquer pour se donner du fard.
Je suis un combattant tenace et redoutable ;
quand l'honneur est en jeu, je deviens intraitable.
Je n'ai pas de défauts, puisque je suis l'Orgueil.
À tous les compliments, je fais un bon accueil.
J'aiguise mes vertus sans besoin d'assistance.
Je sais rester modeste en toutes circonstances.

VI

Sachez que je dois faire un effort surhumain
pour parler devant vous sans lire un parchemin.
Je dois chercher mes mots, c'est un pensum pénible.
Quand il faut besogner, je suis indisponible.
Tout travail est stupide, inutile, assommant ;
tout labeur est putride, imbécile, alarmant.
Les drogués du boulot sont tous les jours en guerre
contre le temps perdu qu'ils ne digèrent guère.
J'affirme cependant que l'inactivité
est le meilleur moyen d'asseoir sa dignité.
Ne comprenez-vous pas que la vie est plus douce
quand chacun la consacre à se tourner les pouces ?
De l'aube au crépuscule, et réciproquement,
celui qui ne fait rien s'épargne des tourments,
se protège du stress, détourne les ulcères,
coupe à toute dispute et joue sans adversaires.
Je renonce au malheur pour m'offrir au sommeil,
la nuit : sur un divan, le jour : nue au soleil.
Soumise à l'irréel, je rêve ou je rêvasse.
Je me vois survoler les monts et les crevasses ;
je me vois circuler entre les bancs de thons,
câliner les colins, taquiner les tacons ;
je me vois peindre en bleu le cou d'une girafe
et lacérer le ciel d'un spumescent parafe ;
je me vois découper les contours de Paris
et planter le Pont Neuf dans le Kalahari.
Le rêve mis à part, tout me désintéresse.
Vous avez deviné que je suis la Paresse.
J'évite le travail, car j'ai bien trop de goût.
C'est bon pour le bétail de draguer les égouts.
Que l'oisiveté règne et que les bosseurs crèvent !
L'avenir est à ceux qui jamais ne se lèvent.

VII

Je suis la fièvre au corps, l'impudeur, la Luxure.
Je ne m'étendrai pas : j'ai subi la censure.

Lilith

Je me nomme Lilith, je n'en fais pas mystère.
Afin de m'engendrer, Dieu s'unit à la Terre.
Il me fit épouser mon frère et mon égal :
Adam. Mais notre union ne fut pas un régal !
Dieu, monté contre moi, prononça le divorce.
Il me laissa tomber comme un morceau d'écorce,
me remplaçant par Ève, une sotte brebis
à la beauté fadasse, à l'ennuyeux débit.
Puisque mon tort était d'avoir du caractère,
je rejoignis le diable au tréfonds du cratère
où chacun boit le mal qui lui fait le plus peur.
Pour qui n'a peur de rien, l'enfer est un bonheur.

Mon maître Lucifer est le patron suprême
des esprits renégats qui respirent l'extrême.
N'était-il pas un ange, il y a très longtemps ?
Il vécut près de Dieu, mais il s'ennuyait tant...
Est-il vraiment hideux, comme on le donne à croire ?
Non, il est magnifique et plus que méritoire.

Je suis la Walkyrie apprêtant le repas
des combattants naïfs que j'amène au trépas.
Mon silence intimide et ma grâce est de glace.
Ma blancheur dissimule une ombre qui menace.
Je suis belle, et alors ? Le marbre aussi est beau,
qui cependant désire épouser le tombeau ?
Je suis une indomptable et ma force infinie
me permet d'allumer les feux de l'ironie.
Je ne suis pas aimable, et mon sourire est faux.
Mon sourire n'est vrai qu'autour des échafauds.

Un bon citoyen

Je suis l'ami du peuple et de l'autorité,
je n'ai pas d'autre dieu que la majorité.
J'écoute en me taisant ceux qui font du vacarme
et j'applaudis sans fin la musique des armes.
Je participe à tout (c'est mon devoir civil),
même aux autodafés (qui ne sont pas si vils).
Je donne mon avis quand on me le demande
(mon grand-père est muet : il doit payer l'amende).
Fidèle à mon emploi, je gagne de l'argent
(il en faut tant et plus pour être intelligent).
J'ai le sens de l'honneur, l'amour de l'industrie,
la noble volonté de servir ma patrie.
Je pense que l'État doit pouvoir contrôler
tout ce que nous faisons (pour nous congratuler).
Je goûte le bonheur d'être enrôlé de force
dans une vérité qui proscriit les entorses.
Sans faiblir, je répète une immense leçon
que la morale exige à l'ombre du soupçon,
et je porte à ma bouche un flacon de morphine
pour boire à la santé des lois qui nous surinent.

Un mauvais citoyen

Regarde mes haillons, mon teint cadavéreux !
Sauve-moi du trépas, sois un peu généreux !
Mon pauvre corps usé chancelle et se crevasse,
pendant que mon ami se détourne et rêve.

Suis-je un clochard malade ou le roi des coquins ?
Distraire les copains, soustraire leurs sequins,
tels sont les deux piliers de ma douce morale
qui réduit à zéro les thèses doctorales.

En demandant des sous, j'offre aux marcheurs nantis
la possibilité de se montrer gentils,
d'en éprouver par suite un sentiment de joie
qui grandira leur cœur sans attaquer leur foie.

Je donnerai mon âme en échange d'un lit,
d'une maison de bois, d'un verre de Chablis,
d'un peu de chocolat, d'une tendre escalope,
d'un cheval alezan, d'une jeune antilope.

Mais travailler ? Jamais ! J'exècre le labeur.
Je maudis les patrons : ce sont des entubeurs.
Le travail est la cause, hélas trop ignorée,
des douleurs dans le dos et des échauffourées.

Le travail est l'erreur qui conduit à la mort
aussi diligemment que les excès du sport.
Le travail est un vice, au nom duquel on tue.
On détruit la fraîcheur, et l'on s'y habitue.

Le travail est l'effet d'un instinct de troupeau.
Pitoyables moutons qui plantent des drapeaux !
Comment compter sur eux ? Ils ont la même laine !
Pareils, ils sont pareils ! Que leurs mœurs sont vilaines !

Moi qui suis sans le sou, je sais me contenter
de ce que je perdrais si je devais pointer.

Dreikus

I

Je suis une insulte
à la pauvreté d'un monde
où l'espoir se vend.
Je vole ma croûte
en distribuant des nombres
aux futurs compteurs
qui ne savent pas
que le service incompris
est le premier prix

II

Je suis le courant.
Comme un nuage électrique,
je nage en moi-même,
je courbe et j'étonne.
Puisque je suis un mouton,
je suis vrai peut-être
et je suivrai l'être.
Pourvu que la raison penche,
je suis un roseau.

III

Je suis un regard
qui déshabille les rues
pour toucher du doigt
le nombril du monde.
À l'ombre d'une ancre nue,
depuis la dunette,
je sonde l'époque.
Sous les pavés, les épaves
sont des yeux fermés.

IV

Je suis un dompteur.
Je dresse des incendies
dans les nuits sans Lune.
Pour que le feu danse,
je lui souffle son prétexte
en sifflant des notes.
*Caresse le bois,
il a soif de ta chaleur
et te dit sa flamme !*

V

Je suis un tableau
que les galeries refusent
en riant de moi.
Je suis hors sujet,
tous les directeurs le disent.
Par mon vide infâme,
je galvaude l'art,
je méprise le public.
Je suis un miroir.

VI

Je suis un classeur
rempli de projets trouvés
et d'objets trouvés.
Je rends les honneurs
au désordre alphabétique,
dont je fais mon guide
pour voyager loin.
Grâce à d'heureux voisinages,
je m'ouvre les bras.

VII

Je suis en révolte
 contre les penseurs rebelles
 qui ouvrent leur gueule
 pour fermer des portes.
 Je tourne sept fois ma langue
 avant d'attaquer
 les briseurs de mythes.
 L'excès de futur fait mouche
 et l'art est facile.

VIII

Je suis un suiveur.
 Je ne sais pas courir en tête
 sans perdre ma langue.
 J'ai besoin d'un toit
 pour ne pas suivre la pente
 des videurs de vin.
 Je donne en retour
 une réplique impensable.
 Devine qui peut !

IX

Je suis un silence
 étendu entre deux mots,
 comme un drap qui sèche.
 Je suis calme et souple,
 puisque j'ai le droit pour moi,
 malgré la terreur
 que j'inspire au peuple.
 Je suis l'attente d'un souffle
 sur le fil de l'eau.

X

Je suis un coupeur
 de cheveux en quatre cents,
 car écartelé
 par la peur des proches
 sous le porche des coupables.
 Au poker menteur,
 capable d'atout,
 je veux couper le paquet
 des cartes qui saignent.

XI

Je suis un duvet.
 Avec mes plumes de paon,
 j'épouse la forme
 du rêve mouvant
 qui s'écrit dans la nuit d'encre.
 Le réveil, trop tôt,
 me soulève un doute.
 Le cargo touche le fond,
 les aiguilles dansent.

XII

Je suis un compas
 qui trace des paraboles
 entre le mensonge
 et l'imaginaire.
 L'espace aura-t-il le temps
 de poser pour moi ?
 Je cherche le centre
 de mon regard mal fini.
 Où dois-je piquer ?

XII

Je suis un acteur.
 En improvisant, j'invente
 mes plus vrais visages.
 Le pacte du vent
 ne réprouve pas l'orage
 ni les interdits.
 Être original,
 je dis que c'est facile
 en écoutant l'autre.

XIV

Je suis un sursaut
 de déshonneur narcissique.
 J'aime rebondir
 des points les plus bas
 pour atteindre les sommets
 de mes défaillances.
 Je ne manque pas
 d'étreindre mes beaux désastres.
 Telle est ma vaillance.

XV

Je suis un couvreur
 qui redécouvre les toits
 chaque fois qu'il neige
 ou que la nuit tombe
 et se glisse entre les tuiles.
 Vingt désirs s'échappent
 par la cheminée.
 Je sais couvrir mes fantasmes
 en les avouant.

XVI

Je suis un problème,
 probablement mal posé,
 car je n'ose pas
 me blâmer par trop.
 Je devrais me reposer,
 car je suis si blême,
 pâle en profondeur,
 tourneboulé par la peur
 d'être déposé.

XVII

Je suis un combat
 contre les banalités
 qui me pénalisent.
 J'en fus allaité
 dès mon premier bal masqué.
 Je dois m'aliter
 quand je me balise.
 Je préfère être bancal
 ou dévalisé.

XVIII

Je suis un tandem
 à pédales inversés
 pour mieux dérailler
 dans un double sens.
 Pas de recul sans avance,
 c'est un avantage.
 Enchaîné deux fois,
 je peux voyager plus loin
 sans me retourner.

XIX

Je suis optimiste
pour ce qui dépend de moi,
et je pends le reste
au gibet de l'autre.
Je prends le meilleur gibier
des forêts de l'aube,
depuis que j'accueille
à bras ouverts l'imprévu,
qui me transfigure.

XX

Je suis plein de choses,
un sujet inépuisable
depuis que je suis.
Et je suis peut-être
ce que je ne sais pas être
avant de me suivre.
Je ne suis pas mort !
Ce « je ne suis pas » l'emporte
sur tous les « je suis ».

Claude

C'est un homme posé, une force tranquille.
Il nous fait bon accueil — comme au printemps passé.
Il sourit des bons mots qu'il arrive à placer,
il nous charme en parlant d'un séjour dans les îles.

Hélas, de temps à autre, une ombre se profile.
Il se fige, il se tait, le regard angoissé.
C'est l'effet d'un souci, d'un tourment ressassé.
Il ne peut oublier que la force est fragile,

car son corps, sur la gauche, est parfois endormi.
L'équilibre parfait ne lui est plus permis,
mais son geste est grandi d'une aura généreuse.

Il est sur le qui-vive, attentif à l'excès.
Il se demande, il doute, il craint, depuis qu'il sait
qu'il a dans le cerveau des tumeurs cancéreuses.

Qui suis-je ? [Pirandello, Breton, Carroll, Chateaubriand, Pessoa, etc.]

Je suis le premier pilote à prendre la fusée ; [Vian]
 je suis le second à lire mon courrier ; [Rostand]
 je suis la bonne ; [Ionesco]
 je suis l'amant et la locomotive au piston bien huilé ; [Senghor]
 je suis tramway quelque-part va-et-vient dans l'amour ; [Tzara]
 je suis le poinçonneur des Lilas ; [Gainsbourg]
 je suis le sexe de la mer ; [Ferré]
 je suis le jouet des marées ; [Euripide]
 je suis le Juif-errant ; [Béranger]
 je suis le radeau de la Méduse ; [Devos]
 je suis le capitaine de mon âme ; [Henley]
 je suis le fleuve ; [Borges]
 je suis le veilleur du Pont-au-Change ; [Desnos]
 je suis une étape ; [Malévitch]
 je suis une demeure où rêver est de droit ; [Guillevic]
 je suis maître en fantasmagories ; [Rimbaud]
 je suis le bon écolier ; [Shakespeare]
 je suis le voleur ; [Mlle de Scudéry]
 je suis l'ouvrier de ma fortune ; [Bossuet]
 je suis le roi peut-être ; [Jarry]
 je suis le Roi Lézard, je puis tout ; [J. Morrison]
 je suis le plus grand écrivain du monde ; [Céline]
 je suis le plus vivant des hommes ; [Bonhefoy]
 je suis le dieu vivant ; [Lefranc de Pompignan]

je suis le diable et je vais commencer mes diableries ; [Colette]
 je suis le seul à dire que Dieu n'a pas de main gauche ; [Saramago]
 je suis l'esprit qui toujours nie ; [Goethe]
 je suis plus que celui qui nie ; [Velter]
 je suis celui qui doute, je suis le doute même ; [Emerson]
 je suis celle qui refuse de comprendre [Siméon]
 je suis le mot et mon nom n'est jamais parlé ; [Ph. K. Dick]
 je suis l'effroi des triomphants ; [Leconte de Lisle]
 je suis le monstre qui domine l'humanité ; [Tabucchi]
 je suis le marteau de l'univers ; [Attila]
 je suis le faucheur ivre de faucher ; [Aragon]
 je suis celui qui tremble ; [Michaux]
 je suis celle qui tue pour donner la vie ; [Nothomb]

je suis la plus coupable ; [Racine]
je suis la plus pure ; [Giraudoux]
je suis la plaie et le couteau ; [Baudelaire]
je suis la chance, la seule : blessée à mort ; [Sautreau]
je suis le grand souffle exhalé sur la croix ; [Desbordes-Valmore]
je suis le parfum vivant et défunt ; [Valéry]
je suis l'expulsé des vieilles pagodes ; [Cros]
je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé ; [Nerval]
je suis la pudeur, le silence le plus grand ; [Duras]
je suis le mort ; [Topor]
je suis la mort ; [Grimm]

je suis ce qui renaît quand un monde est détruit ; [Hugo]
je suis le chapitre zéro du livre ; [Roubaud]
je suis le contemporain des origines ; [Flaubert]
je suis le seul témoin de moi-même ; [Artaud]
je suis une légende ; [Matheson]
je suis moi-même la matière de mon livre ; [Montaigne]
je suis celui qui connaît et qui veut ; [Saint-Augustin]
je suis moi-même ma cause ; [Stirner]
je suis la Voie, la Vérité et la Vie ; [Jésus]
je suis le grand Semeur, le grand Semeur d'idées ; [Saint-Pol-Roux]
je suis le tourbillon de Gomorrhe ; [Mansour]
je suis le feu qui danse ; [Nizet]
je suis le mouvement ; [Dumas]
je suis la liberté ; [Delavigne]
je suis celui-qui-prend-toutes-les-formes ; [Montherlant]
je suis un homme ; [Polnareff]
je suis une femme ; [Maupassant]
je suis un transsexuel d'un genre abstrait ; [Sollers]
je suis un enfant ; [Balzac]
je suis une bête ; [Zola]
je suis un pommier ; [Queneau]
je suis un noyer ; [Hikmet]
je suis la Pipe d'un poète ; [T. Bernard]
je suis chose légère ; [La Fontaine]
je suis lumière et feuille ; [Cadou]
je suis la Journée ; [Pernette du Guillet]
je suis le grand Amour ; [Expilly]
je suis celle dont les bras s'ouvrent ; [Banville]

je suis le poste central où tous les fils aboutissent ; [Albert-Birot]
je suis tous les Prophètes ; [Mahomet]
je suis tous les grands noms de l'histoire ; [Nietzsche]
je suis toutes les choses, tous les hommes et tous les animaux ; [Cravan]
je suis le monde ; [Krishnamurti, Camus, etc.]

je suis tout, parce qu'en réalité je ne suis plus rien ; [Bernhard]
je suis le miroir, je m'efface ; [Pleynet]
je suis ce que j'étais ; [Corneille]
je suis ce que je suis. [Descartes, Voltaire, etc.]

Je remercie les personnes suivantes qui m'ont aidé dans la recherche de citations commençant par « je suis » : Adrien Bürki, Laurence Murphy, Jacques Theillaud, Christian Dufour, Philippe Bizard, Sébastien Bailly, Etienne Roba, Hervé Lechat, Chantal Robillard, Nicolas Graner, Michel Clavel, Alain Zalmanski, Elisabeth Chamontin, Ze Bath Leurre, Frédéric Schmitter, Alain Le Pourriet, Maria Merrett, Rafaël Belaiche, Pierre-Yves Carlot, Patrice Besnard, Claire Grivet, Jean-Michel Pochet, Jean Fontaine, Patrice Debry.

LEVERS DE RIDEAU

La troisième voie

Que préférez-vous ?

Être ou ne pas être ?

— *Renaître.*

Le bien ou le mal ?

— *Le bal.*

La belle ou la bête ?

— *La fête.*

Le beurre ou l'argent ?

— *Les gens.*

La droite ou la gauche ?

— *L'ébauche.*

Le jour ou la nuit ?

— *Le fruit.*

La farce ou le drame ?

— *La flamme.*

L'esprit ou le corps ?

— *L'accord.*

Le vers ou la prose ?

— *La cause.*

Le ciel ou l'enfer ?

— *L'offert.*

La mer ou la roche ?

— *La cloche.*

L'inné ou l'acquis ?

— *L'exquis.*

La pomme ou la poire ?

— *La foire.*

Le faux ou le vrai ?

— *Le trait.*

Le texte ou l'image ?

— *La page.*

Le doute ou la foi ?

— *La voix.*

La force ou la ruse ?

— *L'écluse.*

La science ou les arts ?

— *L'écart.*

Le genre ou la forme ?

— *L'énorme.*

L'envers ou l'endroit ?

— *Les trois.*

L'honneur ou la honte ?

— *Le conte.*

Le neuf ou le vieux ?

— *Le mieux.*

La garce ou la sainte ?

— *L'absinthe.*

Le pur ou l'impur ?

— *L'obscur.*

La chasse ou la pêche ?

— *La brèche.*

Le plus ou le moins ?

— *Le joint.*

L'absurde ou l'utile ?

— *Le style.*

Le manque ou l'excès ?

— *L'essai.*

L'usine ou la ferme ?

— *Le terme.*

La soif ou la faim ?

— *La fin.*

La suite ou la chute ?

— *Et flûte !*

Vaudeville

L'HOMME

J'estime que Robert vous manque de respect.
Quand il est près de vous, son regard est suspect.
Il lorgne sur vos seins comme un bouc de Messine.

LA FEMME

Il ne me déplaît pas qu'on trouve ma poitrine
encore appétissante. Et cet homme est charmant :
lui seul sait me couvrir de jolis compliments...

L'HOMME

...qui sont en vérité d'ignobles stratagèmes.
Si vous croyez, Rachel, que ce cochon vous aime,
vous avez moins de flair que la reine des ploucs.

LA FEMME

Décidez-vous, mon cher ! Si Robert est un bouc,
peut-il être un cochon ? Je dis qu'il est un fauve,
un viril animal ! Chacun sait que les chauves...

L'HOMME

...sont de plus chauds lapins que les beaux chevelus.
Ce n'est qu'une légende, un mythe vermoulu.
Mais vous aimez Robert, il n'y a pas de doute !

LA FEMME

Ne parlez pas d'amour — vous n'y entendez goutte —
et tâchez de tenir votre rôle d'époux,
qui est de m'écouter sans me chercher des poux.

L'HOMME

Je puis vous écouter, je ne puis point me taire,
car puisque vous brûlez d'accomplir l'adultère,
je sens que mon devoir est de vous assister.

LA FEMME

Vous perdez la raison, vous me désenchantez !
Vous devriez rugir ou me battre ou me mordre !
N'avez-vous point le cœur de me remettre à l'ordre ?

L'HOMME

Mais non ! Il faut changer pour ne pas s'ennuyer !
Rien ne me flatte plus que de vous appuyer.
Vous connaissant très bien, je puis vous être utile.

LA FEMME

Je préférerais tant que vous soyez hostile
à mon désir impur de vous faire cocu.
Réagissez en maître et non pas en vaincu !

L'HOMME

Vous voulez voir ailleurs, ce n'est pas dramatique.
Offrez-vous un amant, mais qu'il soit sympathique !
Robert ne me plaît pas, vous pouvez lever mieux.

LA FEMME

Ralph, à quoi jouez-vous ? Ne soyez pas odieux !
Notre couple est en crise et vous restez de glace.
Vous croyez-vous en droit de choisir à ma place ?

L'HOMME

Je suis votre mari ! Laissez-moi vous trouver
un superbe étalon qui soit bien élevé.
Il faut que votre amant sache tenir sa langue.

LA FEMME

Il saura, croyez-moi, l'agiter dans ma gangue
et me faire jouir de dix mille façons.
Il n'aura pas besoin de suivre des leçons !

L'HOMME

J'approuve pleinement votre soif de luxure.
Si le sexe vous brûle, écoutez la nature !
Mais prenez un amant qui partage mes goûts !

LA FEMME

Ralph, vous me décevez, vous me peinez beaucoup.
Quels mots dois-je employer pour vous mettre en colère ?
Quand vous démettez-vous de ce flegme polaire ?

L'HOMME

Je ne suis pas jaloux, ce n'est pas un délit !
Quand vous découcherez, je pourrai lire au lit.
C'est ainsi que mûrit le bonheur dans un couple.

LA FEMME

Votre âme est trop aride et votre esprit trop souple.
Qui de nous trompe l'autre avec un ton moqueur ?
Vous m'êtes infidèle en grimant votre cœur !

Pouvoir vs Savoir

Je passe pour savant aux yeux des érudits.
Même le géniteur du pèlerin maudit,
l'Espagnol Diègue Hervas, auteur de cent volumes,
n'était qu'un néophyte, un blanc-bec de la plume.
Le savoir est en moi, qu'en est-il du pouvoir ?
Je crois que mon esprit n'est qu'un gros réservoir
dont l'inutilité offense l'aventure.
Apprendre n'est au fond qu'une vaste imposture.
Le vent de la sottise emporte la raison,
qui ne pèse pas lourd devant la trahison
qui plombe les discours des usagers du verbe.
La logique s'efface au profit du proverbe.
La médecine échoue — et lamentablement —
à vaincre la douleur et les éternuements.
Le droit n'est pas le même en Suisse et en Afrique :
ici l'argent domine et là-bas c'est la trique.
La morale — elle aussi — change avec le climat :
n'en déplaie aux parents, nulle n'a le primat.
La physique ne peut expliquer l'attirance
de Tristan pour Iseut, au hasard d'une errance.
Et la théologie empoisonne le sang !
Dieu est peut-être bon, mais il n'est pas puissant.

Au sortir de l'enfance, encor influençable,
je rêvais d'égalier, dans un élan durable,
Pic de la Mirandole, Aristote ou Vinci.
La science m'attirait, il en était ainsi.
J'apprenais jour et nuit, avec beaucoup d'aisance,
tout ce que peut apprendre un jeune homme en croissance.
Et bientôt j'en sus plus que mes vieux professeurs,
devenant leur rival, leur terrible oppresseur.
Mes cheveux ont blanchi, j'ai poursuivi mon rêve,
aveuglé par ma tâche, accumulant sans trêve
des lambris d'univers, des lombrics de l'esprit.
Tout cela m'a valu les honneurs du mépris,
car je ne suis qu'un monstre, une bête de foire,
un guignol échappé de son laboratoire.
Je parle dans le vide à des cerveaux obtus

qui ne comprennent pas mes discours trop vêtus.
Je ne peux pas mener une vie ordinaire,
mais je veux boire ailleurs que dans un dictionnaire.
Un nouvel homme est né, rempli de volonté.
Rien, non rien ne pourra désormais m'arrêter.

J'ai gaspillé mes jours à tout lire et relire,
il est temps que je m'ouvre aux plaisirs du délire,
aux arts de la magie, aux charmes du Démon.
Je suis trop écœuré d'écouter des sermons !
Bientôt, les éléments danseront sous mes gestes.
Je pourrai choyer l'homme ou répandre la peste,
encrasser les marquis ou savonner les gueux,
rendre le charbon lisse ou les glaçons rugueux,
construire ou démolir les plus grands édifices,
commettre ou réparer les pires injustices.
Je veux plus de talents que je n'ai de cheveux.
Je veux dicter ma loi, de bulle en désaveu.
Je veux dompter le feu, déclencher des orages,
pratiquer tous les jeux, découdre les nuages.
J'asservirai les rois, ils seront mes bouffons ;
je traiterai les ducs comme des vieux chiffons.
Je sèmerai partout le grain de la folie,
de l'Ultima Thulé à la Terre Adélie.
Les vaches donneront du lait alcoolisé.
J'inverserai le sens de tous les alizés.
Je ruinerai les plans — avec impertinence —
des rondouillets barons de la haute finance.
De nouveaux prix Nobel couronneront le mal,
les excès, la laideur et surtout l'anormal.
Des têtes tomberont pour des raisons futiles.
Des frères béniront le travail inutile.
À l'instar de César, d'Alexandre ou d'Ubu,
je serai craint de tous, du bravache au zébu.
Notre monde a besoin de tyrans sanguinaires
qui donnent des couleurs à la vie ordinaire.

Je nage dans mon lit imprégné de sueur.
Mon esprit en éveil est baigné de lueurs.
Quel beau programme ! Oui, mais... un détail me chiffonne :
si je prends du plaisir pendant que je griffonne,
prendrais-je aussi mon pied dans la réalité ?
Le pouvoir absolu ? Le règne illimité ?
Je me sais amoral, donc capable du pire
autant que du meilleur. Fréquemment, je transpire,
effet de la passion qui gouverne mon cœur.
En moi sonne un combat. Qui sera le vainqueur ?
L'ennui m'a réveillé, c'est l'ennui le coupable.
Et maintenant Dieu sait de quoi je suis capable !
Bah ! je suis trop passif, je ne fais que rêver.
Je me grise de mots comme un faux dépravé.
Je n'écraserais pas un cafard en vadrouille,
je m'enfuirais plutôt, sans confesser ma trouille.
Je suis un fanfaron qui s'habille en méchant.
Le Mal, le glorieux Mal, n'est-il pas alléchant ?
Mais les sombres dessins nés dans l'imaginaire
ne font pas d'un timide un monstre sanguinaire.

Revers du rire

Apôtres du pouvoir, vous êtes dans l'erreur !
 Il est vain de vouloir inspirer la terreur.
 Le rhume et cætera font largement l'affaire.
 D'ailleurs, c'est trop facile — et quelque peu vulgaire —
 d'assujettir des nains qui rêvent d'obéir,
 qui ont besoin d'un chef pour apprendre à mourir.
 Il faut rire de tout, c'est la seule victoire
 qui rende un homme libre et surclasse la gloire.
 Le rhume nous enseigne à voir la vérité :
 il n'est rien d'important lorsqu'on est alité.
 Donc chassons le sérieux, traquons-le dans son gîte
 et moquons-nous de lui chaque fois qu'il s'agite !
 Grâce à l'influenza — hurra ! — j'ai découvert
 que le rire est le rythme enivrant l'univers.
 Honte au Christ, ce vampire ! Il préféra les larmes ;
 il infecta le monde en déclenchant l'alarme ;
 il suçà le sang du rire afin de l'exiler ;
 désormais le cosmos a le corps mutilé.
 Mais je le soignerai, à grand renfort de blagues.
 Il se sent déjà mieux, depuis que j'extravague.
 Gloire à l'éternuement qui vient à bout de tout,
 qui fait tomber de haut les farauds manitous !

*Ton costume de pitre est vraiment ridicule !
 Tu devrais t'enrouler de papier d'édicule !
 Ton éloge du rire endormirait Bacchus.
 Au lieu de discourir, arrose tes ficus !*

Mon costume convient à l'empereur du rire,
 mon discours est meilleur lorsque tu te retires.

*Empereur, et puis quoi ? Tu n'es qu'un imposteur !
 Tu ne fais rigoler que les aspirateurs !
 Non mais, quel cornichon ! Le rire est autre chose
 qu'une dissertation dégoulinant de pose.
 Le problème avec toi, c'est que tu dis des mots
 que tu ne ressens pas, de bien joli rameaux
 qui ne pèsent pas lourd dans ton estomac vide.*

*Tu réfléchis pour rire, algébriste perfide !
 Pas de trace, chez toi, d'un rire spontané !
 Tu n'es qu'un savantas qui fait des pieds de nez !
 Tu n'as pas plus d'humour qu'un pasteur ou qu'un ange,
 ton chandail de bouffon ne peut donner le change.
 Tu te fais remarquer, comme un enfant braillard.
 C'est le seul résultat qu'un pauvre béquillard
 est en droit d'espérer — réussite exemplaire !
 Tu devras trouver mieux pour tenter de me plaire.*

Loin de moi tel désir ! Plutôt plaire aux vautours !
 Ton verbe est trop mordant pour inspirer l'amour.
 Mon cœur ne saurait battre aux cris d'une mégère
 qui m'échauffe la bile et qui me réfrigère.
 Sapristi ! T'aimer, toi ? J'aurais le sentiment
 d'embrasser une pieuvre étouffant ses amants.
 Une femme, une vraie, est douceur et tendresse.
 De son être étincelle un appel aux caresses.
 Elle est compréhensive, ouverte à tous les jeux,
 de sorte que jamais le ciel n'est nuageux.

*Pourtant tu m'aimeras, quand tu seras lucide.
 Tu fuiras le sucré pour conquérir l'acide.
 Il faut te préparer, il y a du travail :
 cesser de t'accoutrer comme un épouvantail ;
 cesser de dédaigner les femmes indociles ;
 cesser de t'emporter contre les imbéciles ;
 cesser de vouloir être un aigle intelligent ;
 cesser de parader pour épater les gens ;
 cesser de fatiguer les yeux des astronomes ;
 cesser d'être un gamin qui se prend pour un homme ;
 cesser d'utiliser les mots d'un vieux dico ;
 cesser de t'exprimer en style rococo.
 Es-tu capable au moins d'accomplir ces prodiges ?
 Prouve-moi que tu peux me donner des vertiges !*

Territoires d'amour

*Voici presque six mois que tu m'as repoussée
pour répondre aux ardeurs d'une dinde empressée.
L'idylle a peu duré — tu es un piètre amant —,
alors tu viens te plaindre à ton ex, ta maman.
Ne compte pas sur moi pour soulager ta peine,
j'ai horreur des geignards qui n'ont rien dans les veines !
Et d'ailleurs reconnais qu'un docteur vieillissant
amoureux d'un fruit vert au joli corps naissant,
c'est un peu ridicule — et l'histoire est usée :
elle a fait les beaux jours des plus anciens musées.
Un bon point tout de même : avant cette liaison,
tu t'habillais plus mal qu'un tanneur de bisons.
Tu as enfin compris le sens de l'élégance,
je t'en parle aujourd'hui sans aucune arrogance.
Bon, raconte à maman ton histoire à frémir !
Je ferai des efforts pour ne pas m'endormir.*

L'aube fut prometteuse...

et la fin déplorable.

Un conte à bon marché ne plaît qu'aux misérables.

C'était au mois d'avril...

ton cœur se dégelait.

Marguerite accomplit le geste qu'il fallait.

*Tu étais fatigué de la nomenclature,
tu avais grand besoin de vivre une aventure.*

Après l'un de mes cours, elle vint me parler.
Je la vis s'avancer, le visage emperlé,
et je sus que l'amour lui dictait sa démarche.

*Empestant la sueur auprès du patriarche,
la timide pucelle excita le taureau.*

D'elle me séparait la longueur d'un bureau.
J'écoutais sa ferveur, je buvais son audace.

Tu la déshabillais de ton regard salace.

Elle a su m'émouvoir et surtout m'abonner.

Elle a su te flatter, prompte à te rajeunir.

Le soir même j'en fis ma suave maîtresse.
Nous fûmes tous les deux transportés d'allégresse.
Longue nuit consacrée à découvrir nos corps,
à répéter souvent : « Faisons l'amour, encor !
Puisse notre bonheur n'avoir jamais de terme ! »

Tu perdis quelques poils et deux gouttes de sperme.

Marguerite avait tant de tendresse à m'offrir
que nul désagrément n'aurait pu m'assombrir.
Elle était prévenante, elle était généreuse,
elle était si versée en cuisine amoureuse,
éclipsant le soleil pour me peindre le sien.

Le contraire de moi, si je te comprends bien.

Et comment ! Toi, Judith, tu n'es pas une femme.
Tu ne sais que noircir : tu médis, tu diffames.
Tu n'as pas peur des rats, tu ne perds pas ton sang,
tu ne frissonnes pas lorsqu'un bruit fracassant
déchire le silence et fait vibrer les portes,
tu ne prononces pas de mots qui réconfortent,
tu ne tolères pas l'odeur du calumet,
tu ne pleures jamais, tu ne pisses jamais !

*J'en apprends tous les jours : tu aimes les pisseuses !
Au lieu de me louer, termine ta berceuse !*

Marguerite — avec art — savait tout embellir.
Une crotte de chien n'aurait pu la salir.
Sous son tendre regard, l'ombre la plus banale
se trouvait transformée en scène originale.
Tout devenait prétexte à l'émerveillement :
le moindre graffiti sur un bloc de ciment ;
le concert délicat des bulles de Champagne ;
les multiples senteurs embaumant la campagne ;
une tache de lait sur un parquet ciré ;
un parchemin jauni dont l'encre a transpiré ;
un morceau de pain dur oublié dans l'armoire ;
une étoffe de soie aux doux reflets de moire ;
un ticket d'autobus en souvenir d'Oslo ;
un médiocre dessin se voulant rigolo ;
un potin croustillant lu dans un magazine ;
le peignoir mal fermé d'une grosse voisine ;
un trou dans un tee-shirt à l'endroit d'un tétin ;
le tic-tac régulier d'un réveille-matin ;
les discours lénitifs sur notre monde en crise ;
un saladier rempli de noyaux de cerises ;
un bouchon de cristal se brisant sur le sol ;
un cheveu s'enroulant comme une clé de sol ;
un robot ménager dont le moteur toussote ;
un député chenu qui n'aime que les sottises ;
un cendrier volé dans un grand restaurant ;
un sachet de bonbons bourrés de colorants ;
un voyage fictif au centre de la terre ;
un monsieur très poli dont le fils déblatère ;
une quiche lorraine à la croûte en charbon ;
un tournoi de bingo où l'on gagne un jambon ;
un mauvais calembour dans les œuvres d'Alphonse ;
un lapsus calami qu'un orateur prononce ;
une femme pressée et son mari lambin ;
un robinet qui fuit dans la salle de bains.

*Bref, elle fit de toi un parfait imbécile
 qui remuais la queue comme un toutou docile.
 Que soit félicité l'insigne lauréat
 de l'étonnant concours du mec le plus béat !
 Seul un crétin complet tombe ainsi en extase,
 perdant tout sens critique à la première occase.
 Mais je crois deviner que les vents t'ont guéri
 de ce mal qui corrompt certains esprits taris.*

Les vents, le temps, l'usure : oublions ces salades !
 Qui connaît les raisons d'une dégringolade ?
 Je ne sais pas pourquoi ma belle m'a quitté.

*Tu manques de fraîcheur, de personnalité !
 Tu ne peux rien donner, car ton âme est factice.
 Tout ce qui sort de toi n'est que de l'artifice.
 Tu as mimé l'amour, tu ne l'as pas vécu.
 Tu as serti de mots une histoire de cul.
 Marguerite avait soif de vivre avec un homme,
 pas avec un croquis qu'on efface à la gomme,
 pas avec un murex couvert de sédiments,
 pas avec un tourteau privé de sentiments.*

Au lieu de m'insulter, surveille ton arthrite !
 J'ai du cœur ! Je sais, moi, que j'aimais Marguerite.
 Son départ m'a brûlé, de la chair aux boyaux.

Son départ a brûlé ton sensible tuyau.

Être séparé d'elle : un calvaire effroyable !
 Je ne comprenais pas ce divorce incroyable.
 Je fus paralysé, terrassé d'un seul coup.
 J'en perdis le sommeil, pleurant jusqu'au dégoût.
 La moindre activité devenait un supplice :
 me nettoyer les dents, manger du pain d'épice,
 changer les draps du lit, passer l'aspirateur,
 me raser le menton, purger l'ordinateur,
 m'habiller pour sortir, rassembler mes factures.

J'ai payé le prix fort : tout n'était que torture.
J'ai cherché réconfort auprès de mes amis,
mais leur pauvre univers est celui des fourmis :
travailler, travailler, c'est leur raison de vivre.
Alors j'ai dû chercher refuge dans les livres.
Je ne suis pas guéri, ma force a disparu.

*Jamais tu ne fus fort ! Tu n'es qu'un prof bourru,
un môme égocentrique, un clown mégalomane.
Ton conte est si banal que tes amis ricanent.
Marguerite surgit : tu te crois amoureux.
Marguerite s'en va : tu te crois malheureux.
C'est l'ennui, l'ennui seul, qui drogue ta cervelle,
qui te fait convoiter des sensations nouvelles :
le sucre du plaisir, le sel du désespoir,
le zob surexcité, le zob sous le coupoir.
Je crois que ce fut toi l'auteur de la rupture.
Sans doute avais-tu faim d'une autre nourriture.
Alors tu dévoras les frites du tourment
avec l'avidité d'un petit garnement.
Mais voilà qu'aujourd'hui, fatigué du martyr
(et surtout de le feindre à renfort de collyre),
tu te tournes vers moi pour obtenir du neuf.
Je devrais t'envoyer te faire cuire un œuf.*

Peut-être as-tu raison. L'ennui me gagne vite.

Tu me donnes raison ? Bien ! Je t'en félicite !

Répéter, répéter, les mêmes procédés,
les mêmes lieux communs, les mêmes mots vidés,
les mêmes jeux d'esprit, les mêmes faits et gestes,
les mêmes émotions, les mêmes plaisirs lestes...
Au début, c'est extra, mais à la longue, hélas,
qui ne se lasse pas de toujours tirer l'as ?
Ma mémoire est en cause : elle a trop de puissance.
Elle enregistre tout, sans prendre de vacances.

Je n'ai pas le bonheur de pouvoir oublier,
en moi vit chaque grain tombé du sablier.
Comment vaincre l'ennui lorsque rien ne s'efface,
lorsque notre univers ne change pas de face ?

*Pour ne pas répéter, il suffit d'innover,
d'emprunter un chemin dont nul n'ose rêver.
Sois imaginatif à chaque instant qui passe !
Les choix sont infinis quand l'homme se surpasse.
Au lieu de pleurnicher, bouscule tes pensées,
prépare dans ta tête un voyage insensé,
remorque les photons, change leur trajectoire,
réarrange les mots pour signer ta victoire !
Toute histoire est le fruit d'une combinaison.
Le but est de coller, selon la cueillaison,
des volumes choisis, des plages d'existence,
et de franchir ainsi les plus longues distances.
Cette entreprise exige un peu d'art et de goût,
bien plus que n'en possède un sinistre grigou.
Tu ne sais pas donner, ni charmer, ni sourire.
Tu ne veux que surprendre et tu commets le pire.*

Donneuse de leçons ? Judith, quel rôle ingrat !
Me dévaloriser ? Tu en fais tes choux gras !
Je n'en dirai pas plus, car je suis magnanime.
Et j'ai besoin de toi : tes propos me raniment.
J'aurai, dans quelques jours, retrouvé mon tonus
et je pourrai séduire Artémis et Vénus.

*Non mais quel fanfaron ! Séduire deux déesses ?
Au moment d'accomplir une telle prouesse,
souviens-toi de chausser des semelles de plomb
et surtout d'avaler trois tonnes de boulons !*

Aurais-je l'esprit lourd ? Avec toi, c'est possible,
car tout homme, à tes yeux, n'a que valeur de cible.

*Tu feras des progrès dans l'art d'enguirlander
quand tu songeras moins à vouloir te blinder.
Répéter, répéter, ce verbe t'indispose.
Et pourtant, répéter, ta crasse me l'impose.
Tu es un petit cancre, à de nombreux égards.
Tu déguises ton cœur, car tu crains les regards.*

Derniers instants

Je sens la mort venir, plus que quelques minutes...
 Il faut que je m'oblige à préparer ma chute.
 Je n'ai pas le pouvoir de suspendre le temps.
 Je ne crains pas la mort, ni l'enfer, et pourtant...
 Je n'ai pas accompli plus du quart de mes rêves.
 Pour l'esprit créatif, l'existence est trop brève.
 Vivre, c'est comme écrire un poème, un roman.
 Il faut choisir ses mots, choisir même en dormant.
 Mais toute phrase (ou presque) est digne d'être écrite,
 toute suite de mots résume une sorite.
 Je crois que j'aime trop : j'aime tous les destins,
 le mien pas plus qu'un autre — eh oui, j'en suis certain.
 Moi, j'aurais tant voulu tout vivre et tout connaître,
 être le condensé de six cent milliards d'êtres,
 emprunter à chacun ce qu'il a de meilleur,
 de plus original, qu'il soit grave ou railleur,
 jeune ou vieux, riche ou pauvre, artiste ou militaire,
 qu'il gouverne le monde ou cultive sa terre,
 qu'il vive au Groenland ou près de l'équateur,
 qu'il ait le cœur d'un juste ou d'un contrefacteur.

*Bien que tu sois mourant, tu ne crois pas — j'espère —
 que je vais t'approuver lorsque tu exagères !
 Chérir tous les destins ? Permets-moi d'en douter !
 Je te vois mal envier le sort d'un député
 ou d'un homme qui souffre ou d'un être malade.
 Qui pourrait avaler de pareilles salades ?
 Ah non ! C'est trop facile, à deux pas du tombeau,
 de chanter calmement : tout est bien, tout est beau.
 Tu te mens, professeur ! Ce sont tes choix qui comptent,
 tes choix qui t'ont vêtu, tes choix qui te racontent.
 N'en regrette aucun, car ce serait regretter
 d'être un individu doté de liberté !
 Bien sûr que d'autres choix auraient été possibles,
 auraient été meilleurs, peut-être moins pénibles,
 ou plus enrichissants, plus imaginatifs !
 Et alors ? C'est la vie, il faut être sportif !*

Je n'ai plus le désir d'encor te contredire.
D'ailleurs, tu es trop forte et ta force m'attire.
Je voulais devenir un nouvel Attila,
un cruel empereur, comme Caligula,
un ogre, un méchant loup qui croquerait des prêtres,
un grand décerveleur, un conducteur de reîtres,
un fou d'équarrissage, un vampire, un boucher,
ou du moins un sabreur quelque peu débauché.
Je briguais la puissance et la mégafolie,
je désirais brûler toutes les homélies.
Je me suis dégonflé comme un ballon crevé,
renonçant par la suite à me surélever.
Mes rêves de grandeur n'étaient que les fantasmes
d'un homme qui bramait pour connaître l'orgasme.
Comment ai-je vécu ? Ni comme un vertueux,
ni comme un terroriste aux gestes monstrueux,
plutôt comme un esthète aux caprices bizarres,
un braque un peu poète, inspiré par Icare,
un enfant de six ans qui brille au jeu de go,
un dandy théâtral qui drape son ego,
un chercheur d'absolu, un décrocheur d'étoiles,
un mathématicien qui quadrille sa toile,
un crabe solitaire, un matou qui sourit,
se tenant à l'écart de tout charivari,
un savant bricoleur qui visse des idées,
un polygraphe obscur à la verve rodée,
un maître inactuel tourné vers le passé,
un intellectuel au cœur cadennassé.
J'étais si mal armé pour la vie ordinaire.
C'est pourquoi j'ai choisi la vie imaginaire,
cette vie où l'auteur à lui-même répond.
Jamais je ne parvins à traverser le pont.
Cet échec m'empêcha de vivre en harmonie
avec d'autres humains, quelque soit leur génie.
Au fond, ce n'est pas grave ! Il faut des malappris
pour colorer le monde avec des mots d'esprit.

*Veux-tu nous étonner, selon ton habitude,
paraître original et semer l'hébertude,
cela jusqu'à la fin, jusqu'au dernier soupir ?
N'est-il pas temps pour toi de cesser d'étourdir ?*

Loin de moi ce travers, crois-moi, je suis sincère !
Autrefois, j'étais fou, mais l'étau se resserre.
Je me fous de savoir que le sarrancolin
est un beau marbre gris qui plaît aux châtelains,
ou que le glossopète est une dent fossile,
ou que le focardingue est un pauvre imbécile,
ou que le passe-dix se joue avec trois dés,
ou que la cicutine aide à se suicider,
ou que le rabassaire est un chercheur de truffes,
ou que le Poquelin composa trois Tartufe,
ou que le pastenague est un poisson de mer,
ou que la juglandine est un principe amer,
ou que la grenouillette est une renoncule,
ou que la maringote avance et puis recule,
ou que le polypore affectionne les troncs,
ou que le cacatois n'est pas couvert d'étrons,
enfin que l'écrivain n'est qu'un coléoptère
découpant dans la vigne un jeu de caractères.
Je me fous de pouvoir réciter sans erreur
le Robert, le Larousse et tant d'autres horreurs !
Mais j'ai besoin de toi, de ta franche ironie,
de ta verve inclassable et de ton beau génie.
Oui, je t'aime Karen, je veux le répéter,
le dire et le redire, et pour l'éternité.
Parler, toujours parler, je suis infatigable.
J'ai transporté les mots sur tant d'eaux navigables,
mais les mots ne sont rien, sans amour et sans jeu,
il faut les éprouver pour qu'ils soient courageux.
Je me suis contredit plus souvent qu'un ministre,
mais je m'en contrefous — je n'en tiens pas registre.
Je me suis rebellé contre toutes les lois,
mais avec des discours, pas avec des exploits.

Parler, toujours parler, fabriquer du mensonge,
transmettre des signaux sur le réseau des songes.
Quand je te dis : « Je t'aime », est-ce un rêve de plus,
le spectacle émouvant d'un vaste cumulus ?
Peu importe, après tout ! Je ne veux pas me taire.
L'important, c'est d'aimer, avec ou sans mystère.
Mon ultime laïus n'est guère original.
Dissenter sur l'amour, qu'est-il de plus banal ?
Mais je ne triche pas, la mort me déshabille.
J'ai vidé mes tiroirs et j'ai rangé mes billes.
Oui, je t'aime Karen, je le dis simplement,
sans ajouter ni fleurs, ni parfums, ni sarments.
Pourquoi farder de noms, d'adjectifs et de verbes
cet aveu si tardif qui se passe de gerbes ?
Cyrano s'est trompé : nul besoin d'un discours
pour séduire sa Dame, il suffit d'un mot court,
pour autant qu'il jaillisse, en parfaite innocence,
des profondeurs de l'âme, où flambent les essences.
Puisque je sais cela, pourquoi je parle tant ?
Dans l'espoir insensé de retarder le temps.
Naïf, je me suis dit : mec, tant que tu bavardes,
tu vis, tu te débats, tu fais fuir la Camarde !
Où es-tu ma Karen ? Je ne t'aperçois plus.

Ici, tout près de toi, je ne te quitte plus.

La mort me rend aveugle — inutile présage !
Je n'ai plus le bonheur de voir ton doux visage,
mais je le reproduis sur mon écran mental,
avec fidélité, dans son éclat total.
Tu es en moi, Karen, j'ai volé ton image,
j'ai tout enregistré : tes regards, ton langage.
Un doute me saisit : existes-tu vraiment
ou n'es-tu que le fruit du cerveau d'un dément ?

J'existe et je suis là !

Ce n'est pas une preuve.
Il me faut davantage, un geste qui m'émeuve.
Donne-moi un baiser, un baiser sensuel !
D'un mouvement, créons l'amour perpétuel !

Tu existes vraiment — et tu m'aimes peut-être...
Maintenant, je suis prêt, la mort peut apparaître,
m'emporter avec elle où bon lui semblera.
Je t'emporte avec moi, je t'ai pris dans mes bras.
Cela fait vingt-quatre ans que je t'emmagasine,
ma mémoire est parfaite — incomparable usine !
J'ai plus appris de toi que de n'importe qui.
Les autres m'ont servi des morceaux riquiqui.
Ta force me nourrit, ta beauté m'ensorcelle,
ton style me séduit, ta parole étincelle.
Tu gardes le silence... as-tu peur de parler,
toi qui n'as peur de rien, toi qui sus m'engueuler ?

*Les mots me font défaut. Je ne suis pas si forte.
Ta perte me désole et l'amour me déporte.*

Je n'entends plus ta voix. Karen, prends-moi le main !
Je veux serrer tes doigts jusqu'au bout du chemin.

Une douce chaleur me parcourt l'épiderme
et redonne vigueur à mon corps près du terme.
J'ai voulu recréer l'Univers infini
dans mon petit cerveau de lascar impuni.
J'ai voulu maîtriser les torrents de syllabes
en mesurant ma langue avec un astrolabe.
J'ai voulu célébrer ce que l'homme construit,
je m'intéresse même à ce qui me détruit,
à ces nombreux échecs qui m'ont couvert de gloire,
car le succès n'est rien sans des revers notoires.
Je passe maintenant mon dernier examen,
sans le moindre stylo, sans un seul parchemin.

Afin de réussir, les élèves révisent.
Pour moi, c'est impensable, il faut que j'improvise.
« Mehr licht » oder « mehr nicht » ? Je crains mon dernier mot.
Que ne puis-je le fondre avec un chalumeau !
Sans doute sera-t-il plus con qu'un chant d'ivrogne.
La logique le veut, cela me met en rogne.
Baudelaire assomma ses amis d'un « Crénom ! »,
qu'il répétait sans cesse — effroyable canon !
Pardonne-moi Karen, mes phrases se relâchent,
ma raison fout le camp, je remplis, je rabâche.
Et malheureusement, le pire est à venir.
Je peux encor parler, je peux encor tenir...
Je dois continuer, retarder le silence,
lutter par la douleur contre la somnolence.
Serre mes doigts, Karen, fais-moi mal, c'est si bon !
La douleur fait du bien quand on est moribond.
Je dois me concentrer. Des images m'arrivent.
Peut-être que j'atteins le bord de l'autre rive.
Non, je suis encor là, je reste combatif.
Ces images ne sont que des tableaux furtifs
que mon cerveau brûlant peint avec frénésie,
afin de reporter la totale amnésie.
Des taches de Rorschach, des pavages d'Escher,
Magritte, Ernst, Kandinsky : ces peintres me sont chers.
Souvenirs, souvenirs, mais je vois d'autres choses.
Festival de couleurs, bouquet d'anamorphoses !
A noir, E blanc, I rouge, O saisons, U châteaux,
le facteur du village ouvre les loqueteaux.
L'azur est gondolé, les murs se désagrègent.
L'oreille de Venise en Norvège s'abrège.
Hamlet dit au roi Mark : « Triste temps pour pêcher,
le poison se fait rare, il faut se dépêcher ».
Un lapin blanc réplique au printemps des cerises :
« Le fond de l'air effraie ou se régularise ».
Plus d'îles Télamon, plus de monts et morveux,
plus d'or à Gandhara, plus d'ouragans nerveux.
L'enchanteur de Berlin dirige d'une épée :
« Le sabre de l'hiver », la fin d'une épopée.

Le dos d'un bouquetin se désimprime hélas,
je l'ouvre, il est tout blanc, c'était un bel Atlas !
Tout s'emmêle et se mêle aux lacets de chaussures,
il me faut réagir contre la chancissure !
Un, deux, trois, un, deux, trois. Six fois six : trente-six,
et cent-onze fois six : six cent soixante-six.
Okay pour le calcul, mais les mots se mésangent.
J'ai trop déménagé, la langue me démange,
me démangeait — plutôt — car je ne sens plus rien.
Dernier sursaut d'orgueil : la raison me revient.
Je ne sens plus ta main, ma Karen adorée !
Je sais que tu es là, pas en femme éplorée,
mais en femme amoureuse, au regard attendri,
devant ton vieil ami : ce parleur au teint gris.
Tu es triste, sans doute, et cependant très digne.
Ce ne sera plus long, la mort me fait un signe.
J'aimerais t'envoyer, dans un ultime effort,
un sourire achevé qui surprenne la mort.
Ce n'est pas si facile, avec un corps qui flanche,
dépouillé des cinq sens, pillé par l'ombre blanche.
Voilà, c'est fait, je crois... y suis-je parvenu ?
Peux-tu m'entendre encor ? Mon souffle est si ténu.
Ma Karen, mon amour, je crois que je chavire...
Je meurs... je suis heureux... je n'ai plus rien à dire.

Le procès du langage

*Mesdames et Messieurs, la séance est ouverte.
Moi Tom, je la préside à tête découverte.
Celui que l'on accuse — à tort ou à raison —
de presque tous les maux qui hantent nos maisons,
c'est bien sûr le langage, objet de mille enquêtes
que je résumerai de façon malhonnête.
Il incombe à moi seul d'appeler les témoins,
tous de brillants causeurs, disparus néanmoins.
J'appelle en premier lieu le vénérable Homère,
dont l'œuvre est une offense aux gloires éphémères.*

Le langage est un chant qui vise à célébrer
nos héros et nos dieux — honte aux invertébrés !
Le langage est un souffle épousant la bataille,
qui l'inscrit dans nos cœurs, l'ennoblit, la détaille.
Le langage est un cor qui sonne le destin.
Jeux de vie et de mort narrés lors des festins.
Le langage est le prix de l'étonnant voyage
qui sème aux quatre vents la ruse et le courage.
Le langage est un fond d'où surgit le passé.
Nul exploit fabuleux ne doit être effacé !

*J'appelle sur le champ Monsieur Zénon d'Élée,
qui saura — je l'espère — éblouir l'assemblée.*

Sachez que le langage est fait de mouvement,
lequel n'existe pas — lisez mes arguments !

*J'invite à témoigner le prophète Empédocle.
Mais qu'il dépose avant sa pipe et son binocle !*

Le langage est combat, comme tout ce qui vit.
Deux soldats belliqueux se dressent vis-à-vis.
D'un côté, c'est l'Amour, et de l'autre la Haine.
Ils s'affrontent sans fin pour conquérir la plaine.
Chacun gagne à son tour et règne pour un temps.
De cette lutte sort un monde cahotant.

*Que Monsieur de Bernay, l'une des quatre plumes
du roman d'Alexandre, arrive en beau costume !*

Le langage bondit par lots d'alexandrins.
Les chanteurs sont ravis, mais pas les malandrins.
Du premier hémistiche au second hémistiche,
en douze petits pas, danse le vers fétiche.

Je réclame en ces lieux Bernard de Ventadour.

Le langage est la voix qui récite l'amour,
qui sublime ses jeux, ses bonheurs et ses joutes,
l'attente de l'amant déchiré par le doute,
la crainte de l'aveu, l'instant de vérité.
Tout cela doit se faire avec sincérité.

J'appelle maintenant Monsieur William Shak'speare.

Le langage est l'éclair qu'un ciel d'orage expire,
et qui donne du souffle aux illustres acteurs
s'ingéniant sur la scène à grandir les auteurs.
Beaucoup de bruit pour rien, lors d'un soir de tempête.
Amis des ouragans, joignez-vous à la fête !
Du drame ou de l'humour, c'est comme il vous plaira !
Au théâtre, on dit tout : mort de Cléopatra,
démence d'un vieux roi, peines d'amour perdues,
mégère apprivoisée ou chance inattendue.
Le langage est plus fort que le Pinatubo.
Il explose et répand, de la crèche au tombeau,
les innombrables feux qui galvanisent l'âme
et produisent les chocs dont jadis nous parlâmes.

Que vienne témoigner Monsieur de Saint-Amant !

Le langage est un art qui s'allonge en rimant.

*C'est au tour, maintenant, de Jean de la Fontaine,
un rusé courtisan dont la gloire est certaine.*

Le langage animal est un langage humain.
 Tout le monde le sait, je m'en frotte les mains.
 Une fable attendait qu'un poète l'écrive,
 prête à l'entretenir d'un merle et d'une grive,
 ou d'un pigeon plumé par un tendre aiglefin,
 ou d'un bandit manchot qui jalouse un dauphin.
 Mais l'écrivain zélé préférait que la fable
 accouchât sans pudeur de son âme coupable.
 « — Non ! dit-elle affolée. Épargnez-moi ce mal !
 Je ne puis vous parler qu'en langage animal,
 mais surtout pas de moi, la simple narratrice,
 qu'on surnomme parfois la moralisatrice. »
 « — Vous m'en avez trop dit : votre âme est mise à nu !
 Contre vous, tout propos peut-être retenu. »

Que Nicolas Boileau vienne ici sans tangage !

Le langage est l'action de parler du langage.
 Le langage est bourgeois, il ne bourgeonne pas.
 Qu'il suive la nature en s'aidant d'un compas !
 Le bon sens, la raison, lui font fuir le burlesque,
 le précieux ridicule et l'excès pédantesque.
 Le langage est mesure, il se mesure à moi.
 Surtout, n'inventez rien, mais travaillez des mois
 à ranimer l'esprit de l'harmonie antique,
 en vous gelant le cul sur mon art poétique.

*N'en déplaise à Newton, je convoque Leibniz.
 Il prétend que le monde est plus beau qu'Adonis.*

J'ai certes déliré dans ma Théodicée.
 Ce traité ne vaut pas l'impayable Odyssée.
 Mais parlons d'autre chose, il en est encor temps !

J'ai formé le projet, vers l'âge de vingt ans,
d'un langage logique, où l'art combinatoire
permettrait à chacun, dans son laboratoire,
de manufacturer des textes infinis,
selon des procédés proprement définis.
Combiner : le secret, le moteur de toute œuvre ;
et choisir : le moyen de noyer les coulevres.

Lord Byron, fais-nous voir ton pied bot de géant !

Le langage est l'outil dont se sert Don Juan.
Toute femme est sensible aux caresses des stances,
où le rythme et la rime, enrichis d'insistance,
célèbrent ses vertus (dont l'amant ne veut pas ;
ce qu'il veut, c'est jouir, jouir d'autres appas).
Le langage est aussi le chant de l'homme libre,
adepte du grand style ou du déséquilibre,
défenseur courageux des peuples opprimés
et des individus que la foule a brimés.

*Arthur Schopenhauer, descendez sur la piste !
Mais veuillez raccourcir vos couplets pessimistes.*

Outre qu'il contient l'art d'avoir toujours raison,
le langage est sommé de peindre les prisons
que dressent dans nos cœurs l'ennui et la souffrance.
Bouddha l'avait compris, éclairé par l'errance :
la force a priori se nomme « Volonté ».
Le langage ne peut que la représenter.
La sagesse consiste à fuir le vouloir-vivre.
— Hegel n'a pas suivi de cours de savoir-vivre.

*Je convoque à la barre Alexandre Dumas,
puissant esclavagiste et roi du grand format.*

Le langage est l'estoc trempé de caractère,
qui fait vivre à jamais les quatre mousquetaires,
ainsi qu'Edmond Dantès, comte du Châtiment.
Le langage a pour but d'engendrer des romans,
des récits colorés, débordant d'aventures.
L'histoire est un besoin, comme la nourriture.

*Monsieur Lewis Carroll est prié de passer
à travers le miroir, afin de nous brosser
le pays merveilleux, hanté par la logique,
qu'il a su concevoir lors d'un été magique.*

Le langage est un jeu, comique et querelleur.
Cela, l'enfant le sait, en dépit des parleurs
dont la solennité provoque la nausée.
Le langage obéit à des lois transposées.
Le sens importe peu, seul compte le plaisir
de se jouer des mots, qu'il faut savoir saisir
à rebours de l'usage et de la politesse.
Le langage est un hymne à l'indélicatesse.
La logique fait peur, quand on l'applique à tout.
Voudriez-vous donner votre langue au matou ?

Si Nietzsche le veut bien, qu'il témoigne à la barre !

Avec moi, le langage a largué les amarres.
Qui aurait pu parler comme Zarathoustra ?
Il dépasse à lui seul les plus grands magistrats.
Avec moi, le langage a livré son essence,
j'ai mis à nu son cœur : volonté de puissance !
Retirons la parole à ce Christ décati !
Écoutons Dionysos, dieu de l'amor fati !
Avec moi, le langage enfante le surhomme,
à grands coups de marteaux qui feront trembler Rome.
Le langage rend fou : je suis ta vérité !
Un bouffon, un poète, un menteur exalté !

*Que Monsieur Sigmund Freud entre et se canalise
pour nous entretenir de la psychanalyse !*

Le langage guérit les malades mentaux.
Zut ! J'ai laissé mon slip sur le portemanteau.

*J'appelle Monsieur Joyce, Irlandais de génie
qui n'a pas son pareil pour soigner l'aphonie.*

Le langage est un flux, un déluge de mots,
vingt mille torpilleurs au-dessus de Nemo.
La vipère à spirale engloutit l'entredite
et crache son tanin sur les mains d'Affreudite.
« Venu, vendu, visu », ainsi parlait César
et Cléo pétrissait les pavés du blizzard.
La fièvre tétanique a coulé la valise
en amont de l'Espagne où le coq verbalise.

Que Monsieur Wittgenstein vienne nous dessoûler !

J'ai tout d'abord cru qu'il ne fallait parler
que du monde logique — et négliger le reste.
J'ai relu ma copie et j'ai tourné ma veste.
Les mots sont définis par des jeux collectifs.
C'est mon nouveau credo, mon sérieux correctif.
Je me rétractatus et je réinvestigue.
Si c'est là une main, vous comprenez l'intrigue.

Monsieur Alan Turing, venez vous exprimer !

Le langage est un code, un art de programmer.
Grâce à l'ordinateur, bien des choses s'éclairent :
nos processus mentaux, nos concepts modulaires.
Tôt ou tard, la machine aura la faculté
de parler comme un homme et de nous supplanter.

Sire Isidore Isou, lavez-nous les oreilles !

Yangage sastueux défali solareille.
 Dalutude a dédoile ora nimportebi.
 Horlère dassayan viroupe a voabi.

*Monsieur Noam Chomsky, parlez-nous de grammaire
 en faisant des efforts pour vous montrer sommaire !*

Le langage est inné, sur un plan structurel.
 Il existe un système, un carcan naturel :
 il s'agit simplement de lois de réécriture,
 et j'ai pu, grâce aux maths, classer les ossatures.

*Monsieur Nelson Goodman, veuillez nous étonner,
 en veillant tout de même à ne pas nous sonner !*

Tout langage ne sert qu'à fabriquer des mondes.
 Une émeraude est vleue, au désespoir des ondes.
 Nous pouvons expliquer chaque ensemble de faits
 par des corpus de lois qui laissent stupéfaits
 tant les choix sont nombreux, plus que les grains d'épeautre !
 La moindre théorie est un choix parmi d'autres,
 parmi d'autres schémas que nous n'avons pas vus,
 que nous avons peut-être, un soir, juste entrevus.
 Chacun de nous construit un monde provisoire
 à partir d'un langage au futur illusoire.

Doublevé, doublevé, Monsieur Georges Perec !

Le verbe est crénelé de serments et d'échecs,
 de serpents et de vers — les têtes se dérèglent.
 Je prêche le dessert, je révère les règles.
 Je respecte le sens : le cercle est célébré.
 J'énerve les experts : le rêve est vertébré.
 De sève en détergent, je régénère l'être,
 je recherche le zèle et je fête les lettres.

*Il ne m'est pas permis de conclure le bal
et je n'écrirai rien sur le procès-verbal,
car qui avait prévu l'avenir des tablettes ?
Il nous faut l'avouer : l'histoire est incomplète.
Le langage éternue au-delà du connu,
il est bien trop charnu pour être contenu.*

TABLE DES MATIÈRES

ARGUMENTS

Aleph zéro

Sermon

Ubiquité

Le visage torturé

Retour à l'ordre

Effort de mémoire

La température de l'âme

Terza Rima

Green is this Spleen

Les quatre fleuves des Enfers

Les quatre cavaliers de l'apocalypse

Arcane II La Papesse

Arcane V Le Pape

Arcane X La Roue de la Fortune

Arcane XI La Force

Arcane XII Le Pendu

Arcane XVIII La Lune

Arcane XIX Le Soleil

Arcane XXI Le Monde

Les remous du forban

En raison de tout cela

Qui se heurte à l'heure

Le pied de Dieu

Laissez la guerre en paix !

Obéissance

Contre-emploi

Le parti pris de l'éponge

Passage à vide

Jeux d'ombre et de lumière

Credo

PERSONNAGES

Je suis un homme-objet
Le troubadour
Le philosophe
Le gastronome
Le lexicographe
L'architecte
Le photographe
Le prof de maths
Le pirate
L'ennemi du bruit
L'évadé
Le chercheur d'ordre
L'anarchiste
Le loup de mer
L'avocat
Le contremaître
Le heyoka
Le confesseur
Les Péchés Capitaux
Lilith
Un bon citoyen
Un mauvais citoyen
Dreikus
Claude
Qui-suis-je ?

LEVERS DE RIDEAU

La troisième voie
Vaudeville
Pouvoir vs Savoir
Revers du rire
Territoires d'amour
Derniers instants
Le procès du langage

QUATRIÈME DE COUVERTURE

C'est-à-dire un livre qui ressuscite en trois parties la tradition des recueils de la Commedia dell'arte : arguments de pièces, portraits de personnages, prologues, monologues et saynètes.

C'est-à-dire des poèmes à dire et à jouer : les syllabes montent sur scène, changent de voix, mettent du geste dans les idées ; le mètre et la rime assurent la partie musicale ; une certaine ironie règle les éclairages ; et l'humour est au nombre des accessoires.

C'est-à-dire des masques de verre qui portent les marques du vers sur les marches du rêve et de la vérité.

C'est-à-dire Pascal Kaeser, qui explique sa démarche : « Ce que j'écris, je l'interprète aussitôt dans mon théâtre mental, de sorte qu'un texte est pour moi réussi quand je me sens à même de le faire vivre avec bonheur sur les tréteaux, à renfort de traits de caractère, d'états d'âme, de mouvements, de rythmes, de sonorités, de variations de tons, d'effets de surprise, bref de tous les jeux d'acteur que les mots suggèrent ou rendent possibles. »